

IMPACT

Marcus V.



EDITION FUJIANIMA

IMPACT

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Masse Résiduelle	4
Chapitre 2 : Code Intact	11
Chapitre 3 : 9mm Parabellum	19
Chapitre 4 : Vecteur de Fuite	28
Chapitre 5 : Micro-Absences	36
Chapitre 6 : L'Empreinte Fantôme	43
Chapitre 7 : Chien de Chasse	49
Chapitre 8 : L'Artisan	55
Chapitre 9 : Trajectoire Ascendante	64
Chapitre 10 : Résidus de Tir	72
Chapitre 11 : Expansion Contrôlée	79
Chapitre 12 : Angle Mort	85
Chapitre 13 : Fragmentation	93
Chapitre 14 : Percussion Centrale	101
Chapitre 15 : Vitesse Initiale	107
Chapitre 16 : Éclatement de l'Émail	114

Chapitre 1

Masse Résiduelle

Dix-huit degrés Celsius. Précis. La climatisation du laboratoire de balistique ronronne. Un bourdonnement de ruche électrique. L'air est sec. Il sent l'huile de coude, le solvant et la poussière de plomb. Elias Vance ne sent plus ses doigts. Il ajuste la molette du microscope de comparaison Leica. Ses mains sont de la craie grise. Sèches. Brûlées par des années de manipulation de produits chimiques.

Sur le plot métallique numéro un, à gauche : le Projectile Alpha. Récupéré lors de l'autopsie. Extraction chirurgicale entre la quatrième et la cinquième côte. Il a traversé le péricarde. Il a fini sa course dans le muscle dorsal. Calibre 9mm Parabellum. Masse résiduelle : 114 grains. Le plomb est déformé, écrasé en un champignon grotesque. Mais la base est intacte. La base contient l'ADN du métal.

Sur le plot numéro deux, à droite : le Projectile Bêta. Tiré il y a dix minutes dans le tunnel de récupération en gel balistique. Tir de référence. Une balle identique. Même lot. Même fabricant.

Vance retient sa respiration. Son cœur bat à quarante-cinq pulsations par minute. Un rythme de marathonien au repos. Ou d'un homme mort. Il aligne les deux images dans l'oculaire. Le diviseur optique crée une ligne de fracture parfaite entre les deux mondes.

Il cherche l'alignement.

Les rayures hélicoïdales apparaissent. Six à droite. Un pas de rayure de 250 mm. C'est la signature d'un Glock. Vance tourne lentement la vis micrométrique. Le métal

défile sous l'objectif de grossissement x40. Les micro-stries se révèlent. Des lignes fines. Des cicatrices uniques laissées par les imperfections de l'usinage du canon.

Le métal a une mémoire. Il ne ment jamais.

Vance fige le mouvement. Les stries de la balle Alpha et de la balle Bêta se rencontrent. Elles s'épousent. Les lignes de force se prolongent d'une image à l'autre sans aucune rupture. Un alignement parfait. Une superposition absolue. Les irrégularités de l'acier du canon ont gravé le même code-barres sur les deux projectiles.

Le verdict tombe. Chirurgical.

La balle qui a tué Sarah Vance a été tirée par l'arme qui a servi au tir de référence.

Le Glock 17, numéro de série ENW432.

L'arme de service d'Elias Vance.

Vance ferme les yeux. Un flash blanc. Une micro-absence. Trois secondes de vide. Quand il rouvre les paupières, il est toujours là. Dans le froid à dix-huit degrés. Le microscope est toujours là. La preuve est toujours là.

Il recule. Ses talons claquent sur le lino gris. Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Elles sont juste froides. Il sent le poids de l'absence à sa hanche. Le holster en polymère est vide. Le Glock 17 est sous scellé, dans la pièce voisine. Le capitaine Moretti a pris les clés du coffre.

Moretti.

L'image de l'appartement revient. Les rubans jaunes. La lumière bleue des

gyrophares qui balaie les murs du salon. L'odeur du sang. Le sang a une odeur de fer rouillé, de cuivre et de sel. Sarah était allongée sur le côté. Une tache sombre s'élargissait sur les draps en satin. Le contraste était violent. Le rouge et le blanc.

La porte du laboratoire s'ouvre. Un bruit de succion pneumatique.

Le capitaine Moretti entre. Il est massif. Une masse de graisse et de muscles fatigués. Sa chemise est tachée de café sous les aisselles. Il sent la sueur froide et le tabac froid. Il porte le poids de la ville sur ses épaules voûtées.

Moretti s'arrête à deux mètres. Il ne regarde pas le microscope. Il regarde Vance. Ses yeux sont des billes de verre jaune.

« Alors ? » demande Moretti. Sa voix est un râle. Un moteur qui manque d'huile.

Vance ne répond pas immédiatement. Il fixe le mur. Un poster technique sur les trajectoires de ricochets.

« C'est mon arme, Moretti. »

Le capitaine soupire. Un bruit de pneu qui se dégonfle. Il sort un mouchoir sale et s'essuie le front. La condensation perle sur les vitres du labo.

« Le coffre était verrouillé, Elias. »

« Je sais. »

« Code biométrique. Ton empreinte. »

« Je sais. »

« Tu dormais à côté. Tu n'as rien entendu. »

Vance se tourne vers lui. Son regard est fixe. Un laser.

« Je n'ai rien entendu. Aucun bruit de culasse. Aucun détonateur. Rien. »

Moretti s'approche. Il pose une main lourde sur l'épaule de Vance. Sa main est chaude. Trop chaude pour cette pièce.

« Les gars de la Scientifique ont tout passé au peigne fin. Pas d'effraction. Pas de traces de lutte. Juste toi. Et ton arme qui manque de munitions dans le chargeur. »

Vance sent une pression dans sa poitrine. Une compression mécanique. Il compte ses pulsations. Cinquante-deux. Le rythme augmente.

« Je n'ai pas fait ça, Moretti. »

« La science dit le contraire, fils. Et tu es le meilleur ici. Tu sais que les stries ne mentent pas. C'est comme une empreinte digitale gravée dans le plomb à 300 mètres par seconde. »

Vance se dégage de la main du capitaine. Il retourne vers le microscope. Il regarde à nouveau. Il veut trouver une erreur. Un décalage d'un micron. Une anomalie dans la masse résiduelle. Rien. L'alignement est une insulte à sa propre innocence.

« Quelqu'un a utilisé mon arme », dit Vance. Sa voix est blanche.

« Comment ? Personne n'a ton doigt. Personne n'a ton code. »

Vance ne répond pas. Il pense à l'Artisan. Une rumeur dans les bas-fonds. Un homme capable de reproduire n'importe quelle signature mécanique. Un fantôme de la

balistique. Mais c'est une légende urbaine pour flics en mal de sommeil.

« Moretti, laisse-moi quarante-huit heures. »

« Pour quoi faire ? Pour fuir ? »

« Pour comprendre comment une balle peut porter ma signature sans que j'aie pressé la détente. »

Moretti secoue la tête. Il sort une paire de menottes de sa ceinture. Le cliquetis du métal est une détonation dans le silence chirurgical du labo.

« Les affaires internes sont déjà en bas. Le procureur veut ta tête sur un plateau de pesée. Un expert balistique qui abat sa femme avec son arme de service... C'est le titre parfait pour le journal de vingt heures. »

Vance sent une décharge d'adrénaline. Un flux brûlant dans ses veines de craie. Il voit le mouvement de Moretti. Lent. Trop lent. Moretti est un prédateur vieillissant. Vance est une machine de précision.

Il analyse la trajectoire.

Le bras de Moretti s'avance. L'angle est de quarante-cinq degrés. Vance pivote sur sa jambe gauche. Il saisit le poignet du capitaine. Pression sur le nerf cubital. Moretti grogne. La douleur est un signal électrique. Vance utilise l'inertie du capitaine. Il le propulse contre le plan de travail en inox.

Le microscope Leica bascule. Le Projectile Alpha tombe au sol. Un petit bruit mat. Une vie de travail qui s'écrase.

Vance ne réfléchit plus. Il fonctionne en mode réflexe. Sujet. Verbe. Complément.

Action.

Il frappe Moretti à la carotide. Un coup sec. Précis. Le capitaine s'effondre. Il n'est pas mort. Il est débranché pour quelques minutes.

Vance se dirige vers le casier de scellés. Il connaît le code de secours. Il l'a programmé lui-même. 1-0-1-8. La température du labo.

La porte métallique s'ouvre.

Il saisit son Glock 17. Il vérifie la chambre. Vide. Il récupère un chargeur plein dans le tiroir des preuves balistiques. Il l'enclenche. Le bruit métallique est une satisfaction. Un clic de certitude.

Il récupère également le Projectile Alpha sur le sol. Il le glisse dans une petite fiole en plastique.

Vance sort du laboratoire. Le couloir est un tunnel de néons blancs. Les caméras de surveillance pivotent. Il connaît leurs angles morts. Il connaît le rythme de la ville.

Il passe la porte de service. L'air extérieur le frappe au visage. Il fait nuit. La pluie commence à tomber. Une pluie fine, acide, qui lave le béton.

Il est désormais un fugitif.

Il est Elias Vance. Expert en balistique. Suspect numéro un.

Il a 114 grains de plomb pour preuve et une ville entière contre lui.

Il commence à courir. Ses pieds frappent le goudron en cadence. Il compte ses battements cardiaques. Soixante-dix. Quatre-vingts.

La chasse est ouverte.

La vérité est une balle lancée à pleine vitesse. Et Vance est sur sa trajectoire.

Chapitre 2

Code Intact

L'odeur arrive en premier. Cuivre frais. Intestins vidés. Un parfum de lavande bon marché qui tente de masquer le désastre.

Le ruban de scène de crime barre l'entrée. Jaune criard. Plastique souple. Il claque sous l'effet du courant d'air de la fenêtre brisée. Vance franchit la ligne. Il connaît le protocole. Ne rien toucher. Ne rien déplacer. Ne rien ressentir.

Sarah est au centre de la chambre. Sur le parquet en chêne massif. Une tache sombre s'étend sous son thorax. Le sang a déjà séché sur les bords. Il a la couleur de la mélasse.

Vance s'accroupit. Ses articulations craquent. Un bruit sec dans le silence de plomb.

Il observe la plaie d'entrée. Sous le sein gauche. Quatrième espace intercostal. L'orifice est circulaire. Net. Bordure abrasive. Un tir à bout portant, mais pas à bout touchant. Distance estimée : soixante centimètres. Le projectile a traversé le péricarde. Il a pulvérisé l'aorte. La mort a été une affaire de secondes.

Il ne regarde pas le visage. Il regarde la trajectoire.

L'angle de tir est descendant. Quinze degrés. Vance mesure un mètre quatre-vingt-huit. Sarah mesurait un mètre soixante-cinq. Si le tireur était debout au pied du lit, la géométrie est parfaite. Elle est mathématique. Elle est accusatrice.

Ses yeux dérivent vers la table de chevet. Le coffre-fort biométrique modèle Aegis-4.

Un bloc d'acier allié et de polymère noir. Six kilos de certitude technologique.

Il s'approche. Ses mains sont dans ses poches. Ses doigts serrent nerveusement une pièce de monnaie.

Le voyant est vert.

Vance regarde l'écran LCD du coffre. Le message défile en boucle, indifférent au cadavre qui refroidit à deux mètres.

ÉTAT : VERROUILLÉ. DERNIER ACCÈS : 03:14:22.

Vance consulte sa montre. Il est 03:14 quand il s'est réveillé en sursaut. Sans bruit. Sans cri. Juste une sensation de vide. Une micro-absence.

Il regarde le scanner d'empreintes. Une plaque de verre saphir, rétroéclairée par une diode bleue. C'est une technologie à lecture thermique et sous-cutanée. Impossible à leurrer avec une réplique en silicone. Impossible à forcer sans une clé de déchiffrement de 256 bits.

Il n'y a qu'une seule empreinte enregistrée dans la mémoire morte du Aegis-4.

La sienne. Pouce droit.

Il sent la sueur perler dans son dos. Une goutte froide descend le long de sa colonne vertébrale. C'est une réaction physiologique réflexe. Le système sympathique s'active. Noradrénaline. Accélération du rythme cardiaque.

Vance examine la serrure d'urgence. Le cache est intact. Aucune trace de rayure sur le métal. Aucun résidu de graphite. Personne n'a utilisé de crochet. Personne n'a percé le barillet.

Il pose son propre pouce sur le scanner.

ACCÈS AUTORISÉ. BIENVENUE, ELIAS.

Le mécanisme de déverrouillage motorisé émet un sifflement pneumatique. Le tiroir s'éjecte de trois centimètres. Vance tire sur la poignée.

Le logement est vide.

Le support en mousse haute densité porte encore l'empreinte de la carcasse du Glock 17. Le poids de l'arme a laissé une dépression caractéristique. Le chargeur de réserve est toujours là. Dix-sept cartouches de 9mm. Mais l'arme de service a disparu.

Il referme le tiroir. Le choc du métal contre le métal résonne dans son crâne.

Il se redresse. Ses muscles sont tendus comme des câbles d'acier sous haute tension. Il analyse la pièce.

Pas de traces de pas sur le parquet, à part les siennes et celles des premiers intervenants en surchaussures. Pas de signes de lutte. Les lampes de chevet sont en place. Le verre d'eau sur la commode est plein.

Il retourne vers Sarah. Il doit vérifier une dernière chose.

Il utilise son stylo pour écarter délicatement le bord de la plaie. Il cherche les signes de la "mémoire du métal". La balle a frappé l'os costal avant de pénétrer le cœur. Elle a dû se fragmenter ou, au moins, perdre sa chemise de cuivre.

Il voit un éclat brillant dans la cavité thoracique. Une strie.

Le projectile est une 9mm Parabellum, 114 grains, pointe creuse. Son arme. Ses munitions. Sa signature balistique.

Le monde devient un tunnel. Les bords de sa vision s'obscurcissent. C'est ce qu'on appelle l'effet tunnel en situation de stress intense. Le cerveau priorise les informations centrales.

L'information centrale est simple : Il était dans ce lit. Elle était à côté de lui. Le coffre n'accepte que son doigt. L'arme a tiré. L'arme est à lui.

Il n'y a pas d'autre tireur. La science est formelle. La balistique ne ment pas.

Vance serre les mâchoires. Il serre si fort que ses muscles masséters saillent sous sa peau livide. Il entend un craquement. Une molaire vient de céder sous la pression. Un fragment d'émail se détache dans sa bouche. Il a le goût du calcaire et de la douleur.

Il ne crache pas. Il avale le morceau de sa propre dent.

"Elias ?"

La voix vient de la porte. Capitaine Moretti.

Vance ne se retourne pas immédiatement. Il compte ses battements cardiaques. Cent dix. Cent vingt. Il doit redescendre. Le contrôle est la seule arme qui lui reste.

Il se tourne lentement. Moretti se tient dans l'encadrement de la porte. Il ressemble à une montagne de graisse et de tissu froissé. Sa chemise blanche est tachée de café sous les aisselles. Il mâchonne un cure-dent avec une régularité de métronome.

"Le labo vient de confirmer, Elias," dit Moretti. Sa voix est un râle de fumeur. "Le Projectile Alpha. Les stries de rayure sont identiques à celles de tes tirs

d'entraînement au stand le mois dernier. C'est ton flingue."

Vance regarde les mains de Moretti. Elles sont posées sur son ceinturon, près de son propre holster. Une posture de précaution. Moretti n'est pas là pour consoler un collègue. Il est là pour sécuriser un suspect.

"Le coffre était verrouillé," répond Vance. Sa voix est blanche. Dénuée de toute inflexion humaine. "Code intact. Empreinte exclusive."

"Je sais," dit Moretti. Il fait un pas dans la pièce. "C'est ce que dit le rapport préliminaire. Pas d'intrusion système. Pas de bypass électronique."

Vance fixe le vide derrière Moretti. "Je dormais."

"C'est ce qu'on dit tous quand on se réveille avec du sang sur les mains, Elias. La science dit que c'est toi. Le log du coffre dit que c'est toi. La balle dit que c'est toi."

Moretti sort une paire de menottes de son étui en cuir. Le cliquetis de l'acier est une sentence.

"Laisse-moi voir l'arme," dit Vance.

"On ne l'a pas trouvée, Elias. Tu le sais bien. Tu as eu dix minutes avant d'appeler le central. Dix minutes, c'est long pour faire disparaître un morceau de ferraille."

Vance regarde à nouveau le cadavre de Sarah. Il cherche l'erreur. L'anomalie. Le millimètre qui ne colle pas.

Il y a quelque chose. Un détail minuscule.

Sur le sol, près de la main de Sarah, il y a une fibre. Une fibre synthétique bleue. Elle

n'appartient pas à leurs tapis. Elle n'appartient pas à leurs vêtements. Elle ressemble à une fibre de gant de protection technique.

Il ne dit rien. Si Moretti la voit, elle sera contaminée par l'évidence de sa culpabilité.

"Elias. Les mains derrière le dos. Maintenant."

Vance sent une pression dans sa poitrine. Une absence neurologique se prépare. Un voile noir qui menace de tomber. Il ne peut pas se permettre de s'évanouir maintenant. Pas ici.

Il se remémore le processus de fabrication d'une balle. Le plomb fondu. Le moule. La pression hydraulique. La précision.

La précision est une illusion. Tout métal a un défaut. Toute machine a une faille.

Le Aegis-4 est une machine. Son cerveau est une machine.

Si le coffre dit qu'il a été ouvert par son empreinte, et qu'il sait qu'il n'a pas bougé, alors la réalité est une équation erronée.

Il doit trouver la variable manquante.

"Elias !" aboie Moretti.

Vance bouge. Mais pas pour tendre ses poignets.

Il pivote sur ses talons. Il attrape la lampe de chevet en laiton. Il la balance de toutes ses forces vers la fenêtre déjà brisée. Le bruit de l'explosion du verre attire le regard de Moretti vers la gauche.

Une seconde. C'est tout ce dont il a besoin.

Vance charge. Son épaule percute l'estomac de Moretti. La masse grasseuse du capitaine amortit le choc, mais le souffle lui manque. Moretti recule, trébuche sur le cadavre de Sarah, et s'affale lourdement.

Vance ne s'arrête pas. Il ne s'excuse pas.

Il franchit la porte de la chambre. Il court dans le couloir. Ses pieds ne touchent presque pas le sol. Il est un vecteur de force. Une masse en mouvement.

Il arrive dans la cuisine. Il attrape son sac de sport près de l'entrée. À l'intérieur : son kit de prélèvement balistique personnel. Un ordinateur portable. Quelques liasses de billets de banque qu'il gardait pour les urgences.

Il sort par la porte de service qui mène à l'escalier d'incendie.

L'air nocturne est saturé d'humidité. La pluie commence à tomber. Elle lave le fer et le béton.

Vance descend les marches quatre à quatre. Le métal résonne sous ses pas comme une batterie de guerre.

Derrière lui, dans l'appartement, il entend Moretti hurler dans sa radio.

"Suspect en fuite ! Je répète : Vance est en fuite ! Individu armé et dangereux ! Code 3 !"

Vance atteint le sol. Une ruelle sombre. Il s'enfonce dans l'obscurité.

Il n'est plus un mari endeuillé. Il n'est plus un expert respecté.

Il est un fragment de plomb lancé dans la ville.

Il doit trouver l'Artisan. Celui qui sait comment tromper la mémoire du métal. Celui qui a réussi à ouvrir un coffre-fort avec une empreinte fantôme.

La vérité n'est pas dans les rapports de police. Elle est dans les stries.

Vance disparaît dans les entrailles de la cité, là où la lumière des néons ne pénètre jamais.

Sa mâchoire le fait souffrir. Le fragment de dent est une pointe acérée contre sa langue.

C'est le rappel constant de la réalité.

Le code était intact. Mais la serrure de son monde vient de voler en éclats.

Chapitre 3

9mm Parabellum

La porte de l'appartement s'ouvrit sur une masse de graisse et de nicotine. Capitaine Moretti. Cent vingt kilos de viande fatiguée engoncés dans un trench-coat qui avait perdu sa couleur originale sous les pluies acides de la ville. L'odeur arriva avant lui. Café noir brûlé. Sueur froide. Tabac froid. Moretti ne marchait pas, il déplaçait son centre de gravité. Chaque pas faisait gémir le parquet de chêne massif.

Vance ne bougea pas. Il était assis sur le rebord du lit. Un îlot de calme au milieu d'un océan de sang séché. Ses yeux étaient fixés sur le mur opposé. Là où la trajectoire de la balle s'était achevée dans le plâtre. Un impact net. Un cratère de six millimètres de profondeur.

Moretti s'arrêta à deux mètres. Il sortit un mouchoir en tissu, s'essuya le front. Ses yeux, deux billes de verre jaune, scannèrent la pièce. Ils s'arrêtèrent sur le corps de Sarah. Un linceul de plastique transparent la recouvrait déjà. La police scientifique avait fait son travail préliminaire. Les photographes étaient partis. Seul restait le silence chirurgical.

— Elias, dit Moretti.

Sa voix était un raclement de gravier. Vance ne répondit pas. Il comptait ses propres pulsations. Soixante-deux par minute. Trop haut.

— On a les premiers retours, continua Moretti. La balistique de terrain. C'est du propre. Trop propre.

Moretti sortit un gobelet en carton d'une poche de son manteau. La vapeur s'en échappait, chargée d'une amertume chimique. Il but une gorgée. Le bruit de déglutition résonna dans la chambre comme un coup de feu étouffé.

— Dis-moi comment ça s'est passé, Elias. Ton point de vue d'expert. On dit que tu es le meilleur pour lire les stries. Dis-moi ce que tu vois ici.

Vance tourna lentement la tête. Ses mains reposaient sur ses genoux. Elles étaient immobiles. Des mains de pianiste ou d'horloger.

— 9mm Parabellum, commença Vance. Sa voix était monocorde. Une lecture de rapport technique. Projectile à chemisage intégral. Cuivre et zinc. Vitesse initiale estimée à trois cent cinquante mètres par seconde. Distance de tir : quarante-deux centimètres. L'angle d'incidence est de quinze degrés vers le bas. Le tireur était debout. La victime était allongée.

Moretti hocha la tête. Il s'approcha du coffre-fort biométrique encastré dans la table de nuit. La porte d'acier était ouverte. L'écran LCD affichait un voyant vert.

— Le coffre, dit Moretti. Aucun signe de forçement. Pas d'égratignure sur le pivot. Pas de trace de court-circuit sur la carte mère. Il a fallu une empreinte. La tienne, Elias. Ou celle de Sarah. Mais Sarah dormait. Et ses doigts sont intacts.

Vance regarda ses propres pouces. La peau était sèche. Il sentait la brûlure invisible des résidus de poudre.

— Le Glock 17 a été retrouvé sur le tapis, reprit Moretti. Ton arme de service. Numéro de série G-88294. Le chargeur contient seize cartouches. Il en manque une. On a retrouvé la douille près du pied du lit. Marquage "Speer". La même marque que celles dans ton casier au labo.

Moretti posa son gobelet sur le coffre-fort. Une tache ronde et humide se forma sur le métal froid.

— On a fait le test au rhodizonate de sodium sur tes mains, Elias. Tout à l'heure. Quand tu étais encore dans le gaz.

Moretti fit un pas de plus. Il était maintenant dans l'espace vital de Vance. L'odeur de café devint suffocante.

— C'est positif. Plomb, baryum, antimoine. Tu as une constellation de résidus sur le dos de la main droite et dans la paume gauche. Tu as tenu l'arme à deux mains. Position de tir standard. La signature thermique sur ton avant-bras correspond à l'éjection des gaz.

— Je dormais, dit Vance.

— À deux mètres d'un 9mm qui détonne ? Les voisins ont entendu l'impact. Pas toi. Ton cerveau a fait un blanc, c'est ça ? Une de tes "micro-absences" ?

Vance serra les dents. Le fragment de molaire brisée lui entama la gencive. Le goût métallique du sang envahit sa bouche. La douleur était une ancre. Elle l'empêchait de dériver dans le vide neurologique qui le guettait.

— La science ne ment pas, Elias. C'est ce que tu répètes aux bleus à l'académie. "Le métal a une mémoire". Eh bien, ton Glock se souvient de toi. Il se souvient de ton doigt sur la détente. Il se souvient de la pression de ton index. Quatre livres de force.

Moretti sortit une paire de menottes de sa ceinture. Le cliquetis du métal fut comme une condamnation.

— On a vérifié les caméras du couloir. Personne n'est entré. Personne n'est sorti. Les

fenêtres sont verrouillées de l'intérieur. C'est une boîte hermétique. Un crime en vase clos. Et tu es le seul élément mobile dans l'équation.

Vance se leva. Lentement. Ses articulations craquèrent. Il était plus grand que Moretti, mais Moretti avait le poids de la loi et de la certitude.

— Les stries, murmura Vance.

— Quoi ?

— Les stries sur la balle. Elles correspondent au canon de mon Glock. C'est ce que dit le microscope de comparaison.

— Évidemment qu'elles correspondent, grogna Moretti. On a tiré une balle de test dans le tunnel du labo. C'est un match parfait. Identité balistique absolue. Tu es coincé, Elias. Tu es l'expert qui s'est fait baiser par sa propre expertise.

Vance regarda au-delà de Moretti. Il voyait la scène non plus comme un drame, mais comme un diagramme de forces. Quelque chose ne collait pas. Un détail microscopique. Une anomalie dans la structure atomique de la situation.

— Le percuteur, dit Vance.

— Qu'est-ce qu'il a, le percuteur ?

— La marque sur l'amorce de la douille. Elle est trop centrée. Mon Glock a une légère déviation latérale. Un défaut de fabrication d'un centième de millimètre. Toutes mes douilles d'entraînement ont cette marque décalée vers la gauche.

Moretti fronça les sourcils. La sueur perlait sur ses tempes.

— On s'en fout, Elias. Le labo dit que c'est ton arme. Le test GSR dit que c'est toi. L'empreinte dit que c'est toi. Pose tes mains dans ton dos. Maintenant.

— Quelqu'un a dupliqué la signature, dit Vance. Sa voix devint plus basse, plus rapide. Quelqu'un a recréé l'empreinte balistique. C'est mécaniquement possible. Avec une imprimante 3D de haute précision et une matrice de moulage par injection. On peut copier les stries d'un canon. On peut simuler l'usure du métal.

Moretti eut un rire gras qui se termina en quinte de toux.

— Tu déliras. Tu cherches un fantôme pour ne pas regarder le monstre dans le miroir. C'est fini. Tu vas venir avec moi. On va te mettre en cellule de sûreté. Pour ton propre bien.

Le capitaine tendit la main pour saisir le bras de Vance.

C'est à ce moment que Vance vit la montre de Moretti. Une vieille Omega. Le verre était rayé. Sous le verre, un reflet. Un mouvement dans le couloir, derrière Moretti. Un technicien de la scientifique ? Non. La silhouette était trop fluide. Trop silencieuse.

Vance comprit. Moretti n'était pas seul. Mais il n'était pas accompagné par des collègues. Il était encerclé par une procédure qui visait à l'éliminer.

Vance recula d'un pas. Son dos toucha le mur, près de l'impact de la balle.

— Le capitaine Moretti doit une faveur, dit Vance.

Moretti se figea. Ses yeux se rétrécirent.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le cartel de l'Est. L'affaire "Plomb Fondu". Trois ans en arrière. Tu as perdu cinquante kilos de saisie dans la nature. Tu n'as jamais été inquiété. Parce que quelqu'un a effacé les preuves. Quelqu'un qui sait manipuler les inventaires. Quelqu'un comme l'Artisan.

Le visage de Moretti passa du gris au rouge violacé. La veine sur sa tempe se mit à battre comme un métronome enragé.

— Ferme ta gueule, Vance. Tu ne sais rien.

— Je sais que tu n'es pas venu ici pour m'arrêter. Tu es venu pour t'assurer que le dossier soit bouclé. Un suicide de l'expert, rongé par les remords après avoir tué sa femme. C'est le scénario idéal. Pas de procès. Pas de questions sur la balistique de pointe. Juste un cadavre de plus et une arme de service fumante.

Moretti ne sortit pas ses menottes cette fois. Sa main glissa vers son holster. Un mouvement lourd, mais déterminé.

— Tu es instable, Elias. On a tous vu tes rapports médicaux. Tes absences. Tes pertes de mémoire. Tu es un danger pour toi-même.

Vance ne réfléchit plus en termes d'émotions. Il réfléchit en termes de vecteurs.

Distance : 1,80 mètre.

Obstacle : Un bureau de chêne, une lampe de chevet, un capitaine de police de 120 kilos.

Issue : La fenêtre de la cuisine, menant à l'escalier de service.

Vance plongea.

Il ne plongea pas comme un homme qui fuit. Il plongea comme un projectile. Bas. Rapide. Sous la ligne de mire de Moretti.

Son épaule percuta le plexus du capitaine. Le choc fut sourd. L'air s'échappa des poumons de Moretti dans un sifflement de pneumatique crevé. Le colosse bascula en arrière, entraînant le coffre-fort et le gobelet de café dans sa chute.

Le café brûlant éclaboussa le visage de Moretti. Il hurla.

Vance était déjà debout. Il ne regarda pas en arrière. Il franchit la porte de la chambre. Dans le couloir, une silhouette sombre se dessinait. Un homme avec un masque de protection respiratoire. L'Artisan ? Non. Un homme de main. Un exécuteur.

L'homme leva un bras. Un silencieux de type "Hushpuppy" au bout d'un Beretta.

Vance n'attendit pas le tir. Il connaissait la cadence. Il connaissait le temps de réaction humain. 0,2 seconde pour identifier la cible. 0,1 seconde pour presser la détente.

Il projeta la table d'entrée, une console de marbre, vers les jambes de l'assaillant. Le marbre se brisa. L'homme trébucha. Le tir partit. Un "pouf" étouffé. La balle vint se loger dans le cadre d'un portrait de Sarah. Le verre explosa en mille diamants de sécurité.

Vance était dans la cuisine.

Il attrapa son sac de sport. Le kit de prélèvement. L'ordinateur. Le cash. Tout était déjà prêt. Son subconscient avait anticipé l'échec de la logique bien avant son conscient.

Il ouvrit la fenêtre de service. L'air froid et humide s'engouffra dans la pièce, chassant l'odeur de la mort.

Derrière lui, Moretti hurlait dans sa radio. Sa voix était redevenue celle du prédateur blessé.

— Suspect en fuite ! Je répète : Vance est en fuite ! Individu armé et dangereux !
Code 3 !

Vance enjamba le rebord. Ses pieds touchèrent le métal de l'escalier d'incendie. Le fer était gelé. Il vibra sous la pluie fine qui commençait à tomber.

Il descendit les marches. Un étage. Deux étages. Ses mouvements étaient fluides, presque mécaniques. Il n'était plus Elias Vance, le mari endeuillé. Il était une masse en mouvement. Un fragment de plomb lancé à pleine vitesse.

Il atteignit la ruelle. L'obscurité l'avalait.

Il s'arrêta une seconde sous une arche de briques. Il sortit son téléphone, le brisa d'un coup de talon, et jeta les morceaux dans une bouche d'égout.

Il regarda ses mains dans la lumière d'un néon clignotant. Les résidus de tir étaient là. La preuve de sa culpabilité, gravée dans sa peau par la science.

Il devait trouver l'Artisan. Celui qui avait transformé son arme en traître. Celui qui connaissait la mémoire du métal mieux que lui.

La vérité n'était plus dans les rapports. Elle était dans les stries.

Vance s'enfonça dans les entrailles de la ville. Là où les trajectoires se croisent et s'annulent.

Sa mâchoire le lançait. La douleur était une boussole.

Le code du coffre était intact. Mais la serrure de son monde venait de voler en éclats.

Il n'était plus l'architecte de la preuve. Il en était la victime.

Il courait maintenant. Son cœur battait à cent quarante pulsations par minute.

Le 9mm Parabellum n'était pas seulement le calibre qui avait tué sa femme. C'était désormais le rythme de sa propre survie.

Chapitre 4

Vecteur de Fuite

Le bitume est un miroir noir. La pluie lave les preuves. Elle n'efface pas les trajectoires.

Vance est acculé au fond de l'impasse des Récollets. Devant lui, un mur de briques saturées d'humidité. Derrière, le staccato des gyrophares. Le bleu et le rouge se mélangent sur les murs sales. Une sirène hurle à deux blocs. Fréquence : 450 Hertz. Une plainte mécanique qui déchire le silence de la zone industrielle.

Vance plaque son dos contre la brique froide. Ses poumons brûlent. L'air est saturé d'ozone et de gasoil mal brûlé. Il observe l'environnement. Un architecte ne voit pas une ruelle. Il voit des volumes, des points d'appui, des angles de rebond.

À gauche : une benne à ordures en acier galvanisé. À droite : une conduite de gaz extérieure. Au-dessus : un transformateur électrique haute tension.

Vance fouille ses poches. Ses doigts tremblent légèrement. Hypoglycémie. Stress oxydatif. Il sort un rouleau de fil de cuivre récupéré dans le laboratoire. Un reste de bobine d'induction. Il extrait également une pile 9 volts et un condensateur de fortune.

Le bruit des bottes approche. Semelles en caoutchouc sur asphalte mouillé. Rythme rapide. Trois hommes. Unité d'intervention.

Vance travaille vite. Ses mains sont des outils de précision. Il dénude le cuivre avec ses dents. Le goût du métal est amer. Il fixe le condensateur sur la ligne basse tension

du boîtier de dérivation mural. Il crée un arc. Une dérivation sauvage.

Il attend.

Le premier policier apparaît au coin de la ruelle. Projecteur tactique monté sur un Sig Sauer P226. Le faisceau balaye les ténèbres. 500 lumens. Vance ferme les yeux pour protéger sa rétine.

"Police ! Ne bougez plus ! Les mains en évidence !"

La voix est tendue. Trop aiguë. Un débutant. L'adrénaline fausse le jugement.

Vance ne répond pas. Il compte.

Un. Deux. Trois.

Il connecte le dernier fil. Le court-circuit est instantané. L'arc électrique produit une détonation de 110 décibels. Une onde de choc thermique. Le transformateur explose dans une gerbe d'étincelles magnésium. L'obscurité totale revient, plus épaisse qu'avant. Les rétines des policiers sont brûlées par le flash. Persistance rétinienne : 10 secondes d'aveuglement.

Vance bondit.

Il utilise la benne à ordures comme tremplin. Vecteur de force : 45 degrés. Il attrape le rebord de la conduite de gaz. Le métal glisse. Ses muscles deltoïdes hurlent sous l'effort. Il se hisse sur le toit plat de l'entrepôt adjacent.

En bas, les policiers tirent. Trois coups. Le son est sec. Superficiel. Pas de silencieux. Les projectiles frappent le parapet en béton. Éclats de pierre. Poussière de silice. Vance ne regarde pas en arrière.

Il court.

Le toit est une surface de graviers et de goudron. Chaque foulée est calculée. Il maintient son centre de gravité bas. Il atteint le bord opposé du bâtiment. Un vide de six mètres sépare cet immeuble du suivant. Un saut de l'ange dans un abîme de ferraille.

Vance calcule la cinétique. Masse corporelle : 82 kilos. Vitesse initiale : 18 km/h. Gravité : 9,81 m/s².

Il saute.

Le moment de suspension est un vide absolu. Le vent siffle dans ses oreilles. Puis, l'impact. Ses genoux absorbent le choc. Une douleur sourde remonte le long de sa colonne vertébrale. Vertèbres L4-L5 compressées. Il roule sur le côté pour dissiper l'énergie résiduelle.

Il se relève. La pluie redouble. Elle martèle son crâne comme un marteau de percussion.

Vance s'engouffre dans une trappe de désenfumage. Il descend une échelle de fer rouillé. L'odeur change. Ce n'est plus la pluie. C'est la graisse, la limaille de fer et le liquide de refroidissement. Il est dans les entrailles d'une ancienne usine de décolletage.

Le silence ici est différent. Il est lourd. Épais.

Vance marche dans l'obscurité. Il connaît ce genre de lieux. Les machines-outils dorment sous des bâches en plastique. Des tours CNC. Des fraiseuses. Des presses hydrauliques de cinquante tonnes. C'est ici que le métal prend forme. C'est ici que l'on

fabrique la mort, millimètre par millimètre.

Il s'arrête devant un établi. Des copeaux d'acier jonchent le sol. Il en ramasse un. Une spirale parfaite. Une coupe nette. L'outil qui a fait ça était neuf. Bien affûté.

Un bruit de moteur se fait entendre à l'extérieur. Un gros cube. V8 diesel. Moretti.

Le capitaine n'utilise pas les sirènes. Il utilise son instinct. Il sait que Vance est un animal technique. Il sait qu'il cherchera refuge dans la mécanique.

Vance se dissimule derrière une presse. Il observe la porte principale. Une silhouette massive se découpe dans l'entrebâillure. Moretti. Le capitaine tient son arme des deux mains. Une position de tir académique. Il ne cherche pas à voir. Il cherche à sentir.

"Elias," dit Moretti. Sa voix est basse, rauque. "Le 9mm ne ment jamais. Les stries sont tes empreintes digitales. Tu es un expert. Tu le sais."

Vance ne bouge pas. Il contrôle sa respiration. Inspiration : 4 secondes. Apnée : 2 secondes. Expiration : 6 secondes. Il doit abaisser son rythme cardiaque. Le bruit de son propre sang dans ses tempes est une menace.

Moretti avance. Ses chaussures grincent sur la limaille.

"J'ai vu le rapport de balistique, Elias. Le percuteur a laissé une marque unique. Comme une cicatrice. C'est ton arme. C'est ta main. Pourquoi, Elias ? Sarah ne méritait pas une trajectoire pareille."

Vance serre les poings. La mention de Sarah est un impact de gros calibre en plein thorax. Mais il ne flanche pas. Il analyse la position de Moretti. Le capitaine est à douze mètres. Secteur 3. Il passe devant une cuve de liquide de coupe.

Vance ramasse un boulon de 22mm sur l'établi. Il le lance à l'opposé de la salle.

Le métal frappe une étagère de bidons vides. Le vacarme est amplifié par l'acoustique de la halle.

Moretti pivote. Il tire deux fois. Le flash des départs de feu illumine la pièce. Les balles percent les bidons. Liquide visqueux qui se répand sur le sol.

Vance ne fuit pas vers la sortie. Il s'enfonce plus profondément dans l'usine. Il descend un escalier de service vers les sous-sols. Les tunnels de maintenance.

L'humidité est ici à son comble. L'eau suinte des murs. Les conduits de vapeur vibrent. C'est un labyrinthe de tuyauteries et de vannes. Vance éteint toute pensée émotionnelle. Il devient un fluide. Il se coule dans les canalisations.

Il atteint un collecteur d'eaux usées. Un tunnel circulaire de trois mètres de diamètre. L'eau noire monte jusqu'à ses chevilles. L'odeur est méphitique. Soufre et décomposition.

C'est ici qu'il devient un fantôme.

La police scientifique cherchera des traces de pas. Ils ne trouveront que de l'eau turbulente. Ils chercheront des fibres de vêtements. Ils ne trouveront que de la vase.

Vance marche pendant une heure. Il suit la pente naturelle du terrain. Il s'éloigne du centre. Il se dirige vers la zone industrielle nord. Le secteur des ferrailleurs. Le royaume de l'Artisan.

Ses muscles sont tétanisés par le froid. L'hypothermie commence à brouiller sa vision périphérique. Des points lumineux dansent devant ses yeux. Scintillement de fatigue.

Il finit par trouver une sortie de secours qui mène à un terrain vague. Des carcasses de voitures empilées forment des montagnes de ferraille compressée. Des monolithes de rouille sous le ciel de plomb.

Vance s'écroule contre un pneu de tracteur géant. Il retire sa veste trempée. Sa peau est livide. Il regarde sa main droite. La trace de résidus de tir est toujours là, invisible à l'œil nu, mais brûlante dans son esprit.

Le nitrate de baryum. Le styphnate de plomb. Le sulfure d'antimoine. La sainte trinité de la culpabilité.

Il sort une flasque d'alcool de sa poche intérieure. Il n'en boit pas. Il en verse sur ses mains. Il frotte. Il décape. La peau devient rouge. À vif. Il veut arracher cette preuve. Il veut peler sa propre trahison.

Un bruit de métal contre métal retentit.

Vance se fige. Il n'est pas seul.

Dans l'ombre des voitures empilées, une silhouette se tient debout. Elle ne porte pas d'uniforme. Elle ne porte pas d'arme visible. Elle porte un tablier de cuir lourd et des gants de chirurgie d'un blanc chirurgical.

Le visage est masqué par l'obscurité et le rebord d'une casquette ouvrière.

"La balistique est une science exacte, Vance," dit la silhouette. La voix est synthétique. Modulée. "Mais la réalité est une approximation."

Vance se lève avec difficulté. Son équilibre est précaire.

"L'Artisan," murmure-t-il.

"Je préfère le terme de... correcteur. J'ajuste les trajectoires que le destin a mal tracées."

L'Artisan avance d'un pas. Ses gants brillent sous la lune pâle qui perce enfin les nuages.

"Tu as examiné la balle, Elias. 114 grains. Tu as vu les stries. Tu as reconnu la signature de ton Glock. Mais as-tu regardé la micro-structure du plomb ? As-tu analysé l'alliage du chemisage ?"

Vance sent son cœur ralentir. Le mode analytique reprend le dessus.

"Cuivre et zinc. Standard," répond Vance.

"Standard pour l'œil humain. Mais sous un spectrographe de masse... c'est une autre histoire. Le métal a une mémoire, Elias. Et j'ai appris à lui raconter des mensonges."

L'Artisan sort un objet de sa poche. Un petit cylindre de métal. Un projecteur laser de poche. Il pointe le faisceau sur le sol, aux pieds de Vance.

"La police te traque parce qu'ils croient aux faits. Les faits sont des balles. Mais les balles sont des objets manufacturés. Et tout ce qui est manufacturé peut être dupliqué."

Vance comprend. L'horreur est une équation simple.

"Tu as cloné mon arme," souffle-t-il.

"J'ai fait mieux. J'ai créé une arme qui devient l'arme de celui qu'on veut accuser. Une technologie de résonance balistique. Chaque tir laisse la signature de l'ADN"

mécanique de la cible."

L'Artisan se détourne.

"Tu es un fugitif, Elias. Une particule en suspension. Tu peux courir. Ou tu peux m'aider à parfaire l'algorithme."

Moretti et ses hommes sont loin. Mais le piège est plus grand que la ville. Vance regarde ses mains rouges. Il regarde l'Artisan.

Le vecteur de sa vie vient de changer de direction. 180 degrés.

Il n'est plus le chasseur de vérité. Il est le composant d'une machine qu'il ne comprend pas encore.

Vance fait un pas en avant. L'obscurité de la zone industrielle l'avale définitivement.

Le chapitre de l'expert est clos. Le chapitre du spectre commence.

Impact imminent.

Chapitre 5

Micro-Absences

Motel Blue Star. Chambre 12.

L'air sent la poussière ionisée et le désinfectant bon marché. Une ampoule nue oscille au plafond. Elle émet un bourdonnement à 60 hertz. Elias Vance est assis sur le bord du lit. Le matelas s'affaisse sous ses quatre-vingt-deux kilos. Il fixe le mur délavé. Le papier peint se décolle en lambeaux, comme une peau morte.

Vance regarde sa montre. 02h14.

Il cligne des yeux.

02h19.

Cinq minutes ont disparu. Un trou noir dans la chronologie. Une rupture synaptique. Son cerveau a simplement cessé d'enregistrer. Le vide est une défaillance technique. Une erreur système. Vance ne panique pas. Il analyse la perte de données. C'est la troisième fois depuis son arrivée dans ce trou à rats.

Ses mains reposent sur ses genoux. Des mains de technicien. Précises. Stables. Il les observe avec une méfiance chirurgicale. Il cherche des preuves. Des stigmates.

Il se lève. Ses articulations craquent. Un bruit sec, comme une culasse qu'on verrouille. Il se dirige vers la salle de bain. Le miroir est piqué de taches brunes. Son visage lui revient, fragmenté. Peau de craie. Cernes violacés. Le regard est celui d'un homme qui a vu la trajectoire de sa propre fin.

Il allume le robinet. L'eau est tiède. Il ne l'utilise pas pour boire. Il sort une trousse de

premier secours de sa veste tactique. Un flacon d'éthanol. Des compresses stériles. Un kit de prélèvement improvisé.

Il frotte la compresse sur sa main droite. Entre le pouce et l'index. La zone de recul. Il répète l'opération sur la main gauche. Il n'y a pas de laboratoire ici. Pas de spectromètre de masse. Pas de microscope électronique à balayage pour identifier les résidus de tir. Antimoine, baryum, plomb. Les trois cavaliers de l'apocalypse balistique.

S'il avait tiré, ces métaux seraient incrustés dans ses pores. La peau garde la mémoire du feu.

Il examine la compresse à la lumière crue du néon. Elle reste blanche. Neutre. Inutile. Sans réactif chimique, la preuve est muette. Mais ses yeux cherchent autre chose. Des micro-ecchymoses. Le pincement caractéristique du pontet d'un Glock 17 lors d'un cycle de tir rapide. Rien. La peau est intacte. Sèche. Brûlée par les solvants, mais exempte de traumatismes récents.

Vance ferme les yeux. Le noir revient.

Flash.

Le bruit. Non, l'absence de bruit. Le silencieux vissé sur le canon de 4,02 pouces. La détonation étouffée. Un murmure de mort. Sarah dans le lit. Le drap qui absorbe le rouge. Le rouge qui devient noir sous la faible lumière de la lune.

Vance rouvre les yeux. Il halète. Sa poitrine est un étau. Son rythme cardiaque monte à 115 battements par minute. Il se saisit du bord du lavabo. La céramique est froide.

"Je n'ai pas pu," murmure-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre.

La logique s'oppose au souvenir. Le souvenir est une simulation instable. Les faits, eux, sont immuables.

Fait numéro un : Le coffre-fort biométrique. Seule son empreinte peut l'ouvrir.

Fait numéro deux : La balle. 9mm Parabellum. Tirée par son arme.

Fait numéro trois : L'Artisan.

"La technologie de résonance balistique." Les mots du tueur flottent dans l'air vicié de la chambre. Une arme qui clone l'identité d'une autre. Un mensonge gravé dans le plomb. Est-ce possible ? La science qu'il a servie pendant vingt ans est-elle devenue son bourreau ?

Il retourne dans la pièce principale. Son sac est ouvert sur la table en Formica. Il en sort son arme. Un autre Glock. Pas celui du crime. Un Glock 19, plus compact. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre. Le métal tinte sur le sol. Un son pur.

Il démonte l'arme. Un mouvement fluide. Automatique.

Glissière. Ressort récupérateur. Canon. Carcasse.

Les pièces sont étalées devant lui comme les organes d'un animal disséqué. Il inspecte le percuteur. Il cherche une anomalie. Une signature qui ne devrait pas être là.

Soudain, le décor oscille. La lumière du motel faiblit. Les murs semblent respirer.

Micro-absence.

Il est debout au milieu de la pièce. Il tient le canon dans sa main gauche. Il ne se souvient pas de l'avoir ramassé. Sa montre indique 02h45. Trente minutes de vide. Trente minutes où il aurait pu sortir. Trente minutes où il aurait pu tuer n'importe qui.

La sueur perle sur son front. Elle coule dans ses yeux. Ça brûle.

Il se regarde dans la vitre de la fenêtre. Le reflet est déformé.

Est-ce qu'il subit un lavage de cerveau ? Une manipulation neuro-chimique ?
L'Artisan n'est pas qu'un mécanicien. C'est un architecte du chaos.

Il se rassoit. Il doit reconstruire la séquence.

Sarah. 23h00. Ils s'endorment.

03h12. L'heure estimée du décès selon la rigidité cadavérique observée par les premiers intervenants.

Entre les deux, le néant. Vance n'a rien entendu. Pas même le clic de la serrure du coffre.

Un expert en balistique connaît le poids du métal. Le Glock pèse 705 grammes vide. La détente demande une pression de 2,5 kilos. C'est un acte volontaire. On ne tire pas par accident. On ne tire pas en dormant. À moins que le cerveau ne soit plus le pilote.

Vance prend une profonde inspiration. Il doit se tester.

Il sort un carnet de sa poche. Un stylo bille.

Il dessine une trajectoire. Un angle de 15 degrés. Une cible à 10 mètres. Il calcule la chute de la balle. La dérive due au vent. Les chiffres sont son ancrage. Si les chiffres sont justes, il est encore là.

9,81 m/s². La constante de gravité.

340 m/s. La vitesse du son.

0,32. Le coefficient balistique.

Sa main tremble légèrement. Le trait dévie d'un millimètre. Vance fixe l'erreur. Un millimètre à la bouche du canon devient un mètre à longue distance. L'erreur est inacceptable.

Il se lève brusquement. Il doit bouger. L'inertie est une condamnation à mort.

Il remonte son arme. Le clic du verrouillage de la glissière lui apporte un bref instant de clarté. Le métal est honnête. Le métal ne ment pas.

Il s'approche de la porte. Il écoute.

Au-dehors, le bruit de la ville. Une sirène lointaine. Le pneu d'une voiture qui écrase une flaque d'eau. Le monde continue de tourner selon les lois de la physique, insensible à sa décomposition mentale.

Il repense à Moretti. Le Capitaine n'utilisera pas de microscope. Moretti utilise la pression. Il utilise la peur. Il est déjà en train de remonter la piste des motels. Vance le sait. Moretti connaît ses habitudes. Il sait que Vance cherche toujours l'angle mort, le lieu où la lumière ne pénètre pas.

Vance attrape son sac. Il jette les pièces éparpillées dedans. La cartouche reste au sol. Il ne la ramasse pas. Elle est un résidu. Une preuve de son passage.

Il éteint la lumière.

L'obscurité est totale.

Dans le noir, il voit des stries. Des rayures hélicoïdales qui tournent dans son esprit. Celles laissées par le canon sur la balle qui a tué Sarah. Elles sont identiques aux siennes. Chaque bosse, chaque creux, chaque imperfection microscopique.

"L'ADN mécanique," avait dit l'Artisan.

Vance pose la main sur la poignée de la porte. Il hésite.

Si son arme a été clonée, sa réalité l'est peut-être aussi.

Qui est l'original ? L'expert qui pleure sa femme ou le spectre qui hante ce motel ?

Il sort. Le couloir est un tunnel de béton froid. L'air nocturne le frappe au visage.

C'est un mélange de gazole et d'humidité. C'est l'odeur de la traque.

Il marche vers son véhicule, une berline grise, banale, invisible. Il évite les zones

éclairées. Son corps se déplace par réflexe. Ses yeux scannent les angles. Les toits. Les voitures garées. Il cherche le reflet d'une lunette de visée. Il cherche l'ombre de Moretti.

Il monte en voiture. Il ne met pas le contact immédiatement.

Il vérifie ses jointures une dernière fois.

Rien.

Il vérifie sa montre. 03h02.

Le temps vient de faire un bond en avant de quinze minutes.

Vance serre le volant. Ses jointures blanchissent.

Il vient d'avoir une nouvelle absence.

Pendant ces quinze minutes, il était sur le parking.

Il aurait pu être n'importe où.

Il regarde le siège passager.

Il y a une enveloppe kraft.

Elle n'était pas là avant.

Vance ne l'a pas posée là.

Ses mains tremblent pour de bon cette fois. Il ouvre l'enveloppe avec la précision d'un démineur.

À l'intérieur, une photo polaroid.

La chambre 12 du motel. Prise depuis le coin supérieur, près de l'ampoule.

On y voit Vance, assis sur le lit, la tête entre les mains.

Mais sur la photo, il n'est pas seul.

Une silhouette floue se tient derrière lui. Une forme sans visage. Une ombre qui semble lui murmurer à l'oreille.

Vance retourne la photo.

Au dos, une seule phrase, écrite d'une main technique, presque calligraphique :

Le métal a une mémoire. La tienne s'efface. Bienvenue dans l'algorithme.

Vance lâche la photo. Elle tombe entre ses pieds.

Il démarre le moteur. Le bruit du V6 est un rugissement qui couvre ses propres pensées.

Il passe la première. Les pneus crissent sur le bitume mouillé.

Il ne fuit plus la police.

Il fuit l'homme qu'il est en train de devenir.

Une particule en suspension dans un système qui a décidé de l'annuler.

Impact imminent.

Vance écrase l'accélérateur.

Le compteur de vitesse grimpe. 60. 80. 100.

La ville n'est plus qu'un tunnel de lumières floues.

Un vecteur de force lancé vers l'inconnu.

Il doit trouver l'Artisan.

Il doit briser la machine avant qu'elle ne finisse de le dupliquer.

Ou de l'effacer.

Le chapitre du spectre est bien entamé.

Et le spectre a faim de vérité.

Même si la vérité est une balle logée dans son propre cœur.

Chapitre 6

L'Empreinte Fantôme

02:14. Zone industrielle sud.

Le Bâtiment 47 est une verrue de béton gris. Pas de fenêtres. Une seule porte blindée en acier galvanisé. Au-dessus, une caméra d'épaule pivote avec une lenteur mécanique. Cycle de balayage : quarante-deux secondes.

Vance attend dans l'ombre d'un transformateur électrique. Sa respiration est un métronome. L'air est saturé d'ozone et de gasoil froid. Ses doigts effleurent le boîtier de dérivation. Il connaît ce modèle. Un système Honeywell de série 9. Obsolète pour la pointe, suffisant pour l'administration.

Vance ouvre le boîtier. Un tournevis de précision. Trois fils. Il ponde le circuit de l'alarme périmétrale. Le voyant rouge passe au vert fixe. Un mensonge électronique. Le système croit que la porte est fermée.

Il se glisse jusqu'à l'entrée. La serrure est une Medeco à six goupilles. Vance sort son kit de crochetage. Il insère l'entraîneur. Il palpe le métal. Le premier disque cède. Le deuxième. Le froid lui mord les phalanges. Ses mains ne tremblent pas. La peur est une variable inutile. Un clic sec. La porte s'entrouvre.

L'intérieur sent la poussière de papier et l'huile de stockage. C'est le Dépôt des Preuves Scellées. Un cimetière pour les crimes oubliés.

Vance allume sa lampe torche. Un faisceau blanc, étroit, chirurgical. Les étagères s'élèvent jusqu'au plafond, chargées de boîtes en carton brun. Chaque boîte contient une vie brisée. Un couteau cranté. Une chemise ensanglantée. Une balle déformée.

Il marche sans bruit sur le sol en linoléum. Allée 14. Rayon G.

Il cherche le dossier 24-998. L'affaire "Sarah Vance".

Il trouve la boîte. Elle est scellée par un ruban adhésif bleu. "Police Scientifique - Ne pas ouvrir". Vance sort son scalpel. Il tranche l'adhésif. Le bruit du plastique qui déchire le silence est un coup de feu.

Il vide le contenu sur une table de tri en inox.

Un sac plastique zippé. À l'intérieur, la douille 9mm retrouvée près du lit de Sarah.

Un autre sac. Le projectile, extrait du corps. 114 grains. Chemisé cuivre.

Vance sort un microscope de poche à grossissement 40x. Il pose la douille sous la lentille. Sa pupille se contracte. Il ajuste la mise au point.

L'empreinte de la face de culasse apparaît. Des stries verticales. Uniques. Comme un code-barres de mort. C'est la signature de son Glock 17 de service. Chaque aspérité correspond à l'usinage de son arme. La science ne ment pas. La science le condamne.

Vance déplace le faisceau lumineux. Il observe le cratère laissé par le percuteur au centre de l'amorce.

Ses sourcils se froncent. Ses battements cardiaques ralentissent.

Le cratère n'est pas propre.

Il y a un chevauchement. Une micro-strie circulaire qui ne devrait pas être là.

On dirait une double frappe. Mais le Glock ne percute pas deux fois. C'est techniquement impossible dans ce cycle d'action.

Il saisit une seconde douille. Celle d'un test de tir effectué deux ans plus tôt avec la même arme. Il compare.

La signature est identique. À 99 %.

Mais le 1 % restant hurle une anomalie.

Vance sort une fiole d'acide nitrique dilué de sa veste. Il dépose une goutte sur la base de la douille du crime. Le métal réagit. Une légère effervescence. Une odeur de soufre monte.

La réaction est trop rapide. Le laiton n'est pas pur. C'est un alliage de synthèse. Une réplique moléculaire.

"Une copie," murmure-t-il. Sa voix est un râle de métal broyé.

Quelqu'un n'a pas seulement volé son arme. Quelqu'un a imprimé cette douille. La technologie de duplication balistique n'existe que dans les rapports théoriques de l'Interpol. Le "Ballistic Cloning". On scanne l'empreinte d'une arme à l'échelle nanométrique, puis on la grave sur une munition vierge à l'aide d'un laser à impulsions ultra-courtes.

Le résultat : un crime parfait. La preuve scientifique devient l'arme du crime.

Un bruit de pas résonne à l'autre bout de l'entrepôt.

Lourd. Rythmé. Le bruit de bottes réglementaires sur le béton.

Vance éteint sa lampe. Noir total.

"Vance ? Je sais que tu es là, Elias."

Moretti.

L'odeur du capitaine arrive avant lui. Café rance et tabac froid.

"On a reçu une alerte sur le serveur Honeywell. Un 'ghost signal'. Tu es devenu prévisible."

Vance se plaque contre une étagère. Son dos contre le froid du métal.

Moretti n'est pas seul. Deux autres sources de chaleur. Deux lampes balayent les allées. Les faisceaux découpent l'obscurité comme des sabres.

"Tu as tué ta femme avec ton propre flingue," continue Moretti. Sa voix se rapproche. Allée 12. "Les chiffres sont là. Le microscope ne ment pas. Pourquoi tu t'infliges ça ? Viens. On va arranger ça. Le Cartel veut juste que le dossier soit bouclé."

Vance ne répond pas. Il glisse la main dans sa poche. Ses doigts se referment sur la douille clonée. C'est sa seule preuve. Son seul espoir de ne pas devenir un spectre.

Il observe le mouvement des lampes. Les hommes de Moretti se déploient en tenaille. Tactique classique. Vance la connaît. Il l'a enseignée à l'académie.

Il ramasse un lourd classeur de preuves. Il le lance vers l'allée 16.

Le bruit de l'impact claque contre le sol.

"Là-bas !" crie une voix.

Les lampes convergent vers le bruit. Les pas s'accélèrent.

Vance se propulse dans la direction opposée. Il court dans l'ombre portée des étagères. Il n'utilise pas sa lampe. Il connaît la topographie par cœur. Sa mémoire est une carte thermique.

Il atteint le conduit d'évacuation de l'air. Une grille en aluminium.

Il l'arrache. Le métal gémit.

"Vance !"

Un coup de feu. Le calibre .45 de Moretti. La balle percute un montant d'étagère à dix centimètres de la tête de Vance. Des éclats de peinture lui brûlent la joue.

Vance s'engouffre dans le conduit. C'est étroit. L'aluminium lui griffe les coudes. Il rampe. Ses muscles brûlent. Il entend les cris de Moretti derrière lui.

"Bloquez les sorties ! Il est dans les gaines !"

Vance progresse. L'obscurité est absolue. Il n'est plus un homme. Il est un vecteur de

fuite.

Il arrive à une intersection. À droite, l'extracteur de toit. À gauche, la chaufferie.
Il choisit la gauche.

Une minute plus tard, il retombe sur le sol de la chaufferie. L'air est brûlant. Les chaudières grondent comme des bêtes en cage. La vapeur siffle.

Il se dirige vers la sortie de secours. Elle est verrouillée par une barre anti-panique.

Il l'enfonce. L'air froid de la nuit le frappe au visage.

Il saute sur le goudron humide. Il court vers sa voiture planquée sous le pont de la 4ème.

Son téléphone vibre. Un numéro masqué.

Vance décroche. Il ne dit rien. Il écoute son propre souffle.

"La douille est belle, n'est-ce pas ?"

La voix est synthétique. Modulée. Sans genre. Sans humanité. L'Artisan.

"Elle a le goût de la vérité, Elias. Mais la vérité est une matière plastique."

Vance s'arrête devant son véhicule. Ses mains sont noires de poussière et de graisse.

"Qui es-tu ?" demande Vance.

"Je suis l'ingénieur de ta perte. Tu as vu la double marque de percussion ? Un petit défaut. Je voulais voir si tu étais encore capable de le voir. Tu es l'expert, après tout."

"Tu as tué Sarah."

"Non. La physique a tué Sarah. J'ai juste calibré les variables. Ton Glock est un outil magnifique. Il était si facile de le simuler."

Un silence. Vance entend le bruit des sirènes au loin. Moretti arrive.

"Pourquoi ?" demande Vance. Ses dents grincent.

"Parce que le système a besoin d'un coupable parfait. Et quoi de mieux qu'un expert en balistique condamné par sa propre science ? C'est une symétrie poétique."

L'Artisan raccroche.

Vance monte dans sa voiture. Il démarre. Le moteur rugit.

Il regarde la douille sur le siège passager.

Ce n'est plus une preuve de crime. C'est une pièce de puzzle.

L'Artisan a fait une erreur. En voulant jouer avec l'expert, il a laissé une trace. Une trace laser. Une signature nanométrique qui mène à une machine. Et cette machine appartient à une entreprise.

Vance passe la vitesse. Les pneus fument.

Il ne cherche plus seulement la vérité.

Il cherche le fabricant de cauchemars.

Sur son tableau de bord, une goutte de sang coule de sa joue griffée.

Elle tombe sur le laiton de la douille clonée.

Le sang et le métal.

Le contrat est scellé.

Impact imminent.

Il écrase l'accélérateur. La ville défile, floue, électrique.

Vance ne sent plus le froid. Il ne sent plus la peur.

Il sent seulement le poids de la balle qui lui est destinée.

Et il a bien l'intention de la renvoyer à son expéditeur.

Fin du chapitre 6.

Chapitre 7

Chien de Chasse

La climatisation de la Crown Victoria a rendu l'âme. Moretti sent la sueur imbiber son maillot de corps. Une tache sombre s'élargit sous ses aisselles. L'habitacle empeste le café froid et le tabac froid. Ses dents jaunies grincent. Il observe le barrage de police devant l'appartement de Vance. Les gyrophares découpent la nuit en tranches bleues et rouges. Vance est parti. L'expert s'est évaporé.

Moretti tape sur son volant. Le cuir craquelle. Il ne croit pas aux rapports préliminaires. Il ne croit pas aux empreintes digitales sur le coffre-fort. La science est une pute. Elle couche avec celui qui sait la manipuler. Moretti, lui, croit aux trajectoires brisées. Vance était un puriste. Un maniaque. Les maniaques ne tuent pas leur femme avec leur arme de service dans leur propre lit. C'est trop bruyant. Trop sale.

Il engage la première. Les pneus gémissent sur l'asphalte. Il quitte le périmètre. Il a un trou à combler. Une dette qui pèse plus lourd que son propre ventre.

Le quartier des abattoirs. L'odeur est une gifle. Sang séché et détergent industriel. Moretti gare la voiture dans une impasse aveugle. Il descend. Ses articulations craquent. Il ajuste son holster. Le Glock 21 pèse à sa hanche. .45 ACP. L'arrêt immédiat.

Il pousse la porte métallique d'un bar clandestin nommé « L'Enclume ». L'air est saturé de fumée et de friture. Au fond, une silhouette s'agite dans l'ombre d'un box.

C'est Zampa. Un indicateur. Une petite frappe qui revend des composants électroniques volés et des infos de seconde main.

Moretti s'assoit en face de lui. Le banc de bois gémit sous ses cent-vingt kilos.

« Tu as mauvaise mine, Rico », dit Moretti. Sa voix est un roulement de gravier.

Zampa ne lève pas les yeux. Ses doigts grattent nerveusement une cicatrice sur son avant-bras. « La police partout. C'est pas bon pour le business, Capitaine. »

Moretti attrape la main de Zampa. Il serre. Les os métacarpiens craquent. Zampa étouffe un cri.

« Vance », lâche Moretti. « Il a cherché quelque chose ces derniers jours. Du matos spécifique. Pas de la quincaillerie de rue. »

« Je sais rien sur l'expert, je jure... »

Moretti accentue la pression. Le visage de Zampa devient livide. « Il a pris contact avec qui pour le matériel de reprographie nanométrique ? Des fraiseuses à commande numérique haute fréquence. »

« Un type... on l'appelle l'Artisan », siffle Zampa entre ses dents. « Mais personne le voit. Il passe par des proxys. Des serveurs cryptés. »

Moretti relâche la main. Il sort un sachet de nicotine de sa poche. Le glisse sous sa gencive. L'amertume le calme. « L'Artisan. Il bosse pour qui ? »

« Pour personne. Ou pour tout le monde. Il a une planque dans la zone industrielle sud. Un ancien entrepôt de optique. C'est tout ce que je sais, Moretti. Laisse-moi partir. »

Moretti ne répond pas. Il fixe un point derrière Zampa. Une ombre se détache du bar. Un homme élancé. Costume sombre. Teint basané. C'est Mendoza. Le lieutenant du cartel de l'Est. L'homme à qui Moretti appartient corps et âme.

Zampa comprend. Il se lève et s'enfuit sans demander son reste.

Mendoza prend la place vacante. Il dépose un téléphone portable sur la table. L'écran est allumé. Une ligne de chiffres défile. Un compte à rebours.

« Huit millions, Capitaine », dit Mendoza. Sa voix est douce. Trop douce. « C'est ce que ton prédécesseur nous devait. Tu as hérité du poste. Tu as hérité de l'ardoise. »

Moretti sent une goutte de sueur couler dans le creux de son dos. « Je travaille sur Vance. Il est la clé. »

« Vance est une nuisance », coupe Mendoza. « Il sait pour les douilles clonées. S'il parle, nos exportations de munitions "fantômes" s'arrêtent. Et si elles s'arrêtent, tu deviens inutile. Un flic obèse dans une fosse commune. C'est visuel, non ? »

Moretti sent son cœur cogner contre ses côtes. Tachycardie. « Je vais le trouver. »

« Tu as jusqu'à l'aube. Après, nous envoyons nos propres nettoyeurs. Et ils ne font pas de distinction entre un suspect et un flic corrompu. »

Mendoza se lève. Il laisse une odeur de parfum coûteux et de mort imminente.

De retour dans la Crown Victoria. Moretti frappe le tableau de bord. La douleur dans sa main est une ancre. Il doit réfléchir. Vance est un puriste, mais il est vieux jeu. Il

utilise des protocoles de sécurité qui datent de sa formation initiale.

Moretti ouvre son ordinateur de bord. Il se connecte au réseau sécurisé de la police criminelle. Section : Matériel déclassé.

Vance avait une habitude. Une faille. Il ne faisait pas confiance aux smartphones. Trop de traceurs. Trop de capteurs. Pour ses communications d'urgence, il utilisait un vieux pager Motorola Advisor. Un modèle des années 90. Fréquence VHF. Signal analogique. Presque indétectable pour les algorithmes modernes.

Mais Moretti connaît le système. Il a passé dix ans aux interceptions avant de finir sur le terrain.

Il active le logiciel de triangulation LBS. Le système interroge les anciennes tours de relais encore en service pour les services de secours. Le pager de Vance a une signature unique. Une adresse CAP code gravée dans sa mémoire morte.

Moretti tape le code. 0047291.

L'écran reste noir. Le silence dans la voiture est pesant. L'odeur de la ville remonte par la fenêtre ouverte. Bitume chaud. Pisse. Désespoir.

Un bip.

Un point rouge clignote sur la carte numérique. Quartier de la Zone Industrielle. Secteur 4. Près des anciens réservoirs de gaz. Le signal est faible, mais stable.

« Je te tiens, enfoiré », murmure Moretti.

Il n'appelle pas de renforts. Pas de sirènes. Pas de gyrophare. C'est une affaire de dettes. Une affaire de sang. Il vérifie son chargeur. Douze balles dans le puits. Une

dans la chambre. 230 grains de plomb chemisé cuivre.

Il démarre. La voiture glisse dans la nuit comme un squalo dans des eaux troubles. Il ne cherche plus la justice. Il cherche sa survie. Vance est une cible. Une variable à éliminer pour stabiliser l'équation de sa propre vie.

Moretti accélère. Son pied écrase la pédale avec une rage froide. Le moteur rugit. La ville défile, une suite floue de néons et de béton. Il sent l'adrénaline brûler ses veines. Ses mains ne tremblent plus. L'instinct de prédateur a pris le dessus sur la fatigue.

Le point rouge sur l'écran se rapproche. La zone industrielle sud. Un labyrinthe de métal et d'ombre. L'endroit idéal pour mourir. Ou pour tuer.

Moretti éteint ses phares à deux pâtés de maisons de la cible. Il finit l'approche en roue libre. Le silence est son meilleur allié. Il gare le véhicule derrière une carcasse de camion rouillé.

Il descend. La fraîcheur de la nuit ne suffit pas à calmer sa sueur. Il sort son arme. Le clic de la sûreté qu'il abaisse est le seul bruit dans le hangar désert.

Devant lui, un bâtiment aux vitres brisées. L'usine d'optique. Le repaire de l'Artisan. Une lueur bleutée s'échappe d'une fenêtre au deuxième étage.

Vance est là. Moretti le sent. L'odeur de la peur et du métal froid.

Il avance, l'ombre d'un géant sur le mur de briques. Le chasseur a trouvé sa proie. La traque touche à sa fin.

Moretti sourit. C'est un rictus de loup.

Il pose la main sur la poignée de la porte de service. Le métal est glacé. Il prend une

inspiration profonde. Son diaphragme se contracte.

Impact imminent.

Chapitre 8

L'Artisan

Le métal froid contre la paume. Moretti pivota. La porte de service céda dans un gémissement de charnières sèches. L'obscurité du hangar l'engloutit.

L'air sentait l'huile de coupe et l'ozone. Une odeur de foudre enfermée dans du béton.

Moretti progressa en pas chassés. Canon du Sig Sauer en avant. Sa lampe tactique resta éteinte. Il utilisait la lueur bleutée de l'étage pour se diriger. Ses semelles crissaient sur des copeaux d'acier. Un tapis de résidus industriels.

À vingt mètres, une silhouette massive se dessina : une presse hydraulique de cinquante tonnes. Un monstre de fonte endormi. Moretti contourna l'obstacle. Ses yeux s'habituaient au contraste.

Le deuxième étage n'était qu'une mezzanine grillagée. La lumière provenait d'un écran d'ordinateur et d'un bac de refroidissement.

Un bruit. Un sifflement haute fréquence.

Moretti s'immobilisa. Rythme cardiaque : 110 battements par minute. Il sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale. Il monta l'escalier métallique. Chaque marche était un risque. Un millimètre de vibration pouvait le trahir.

En haut, le spectacle changea de nature.

Ce n'était pas un atelier. C'était un sanctuaire chirurgical. Au centre de la pièce trônait une fraiseuse numérique à cinq axes. Une DMG MORI. Précision sub-micronique. Le carénage en verre était maculé de micro-projections de lubrifiant.

Sur l'établi, des éprouvettes en carbure de tungstène.

Le tungstène. Numéro atomique 74. Densité : 19,3 g/cm³. Presque celle de l'or, mais avec la dureté du diamant. Le métal des balles capables de percer les blindages et de tromper les experts.

Moretti balaya la pièce du regard. Personne.

L'écran affichait un schéma CAO. Une cartographie 3D d'une douille de 9mm. Les stries de percussion étaient grossies mille fois. Des canyons de métal vus du ciel.

"Vance," murmura Moretti.

Sa voix mourut dans l'acoustique mate du local.

À l'autre bout de la ville, Elias Vance n'écoutait pas. Il agissait.

Trois heures plus tôt, Vance avait forcé le rideau de fer d'un entrepôt de ferraille dans la zone portuaire. Il cherchait le point de départ du métal. Le tungstène illégal ne voyage pas par les circuits officiels. Il suit les veines de la corruption.

Vance posa son sac de sport sur un établi crasseux. Ses mains agissaient seules. Mécaniques.

Il sortit un comparateur optique portable. Un bijou technologique volé au laboratoire avant sa fuite. Il plaça un échantillon de métal récupéré sur la scène du crime. Le projectile qui avait tué Sarah.

L'analyse spectrographique confirma son intuition.

Traces de nickel-chrome. Une signature spécifique. Un lot de fonderie destiné à l'industrie aérospatiale, détourné il y a six mois.

Vance nota le numéro de série du lot dans son carnet. Son écriture était hachée. Ses doigts ne tremblaient pas, mais ses muscles étaient en tension constante. Des câbles d'acier sous la peau.

Une micro-absence le frappa.

Le monde bascula. Le noir total pendant 1.5 seconde.

Quand ses yeux se rouvrirent, il tenait son Glock 17 à la main. Le canon était dirigé vers l'ombre d'un palan. Son cerveau avait détecté une menace inexistante. Ou anticipé une attaque.

Il rangea l'arme. Sa respiration était courte.

"L'Artisan," dit-il à voix basse.

Le nom circulait dans les rapports de la balistique souterraine. Un fantôme capable de reproduire l'empreinte balistique d'une arme existante sur un nouveau projectile. Une duplication parfaite. Un clone de mort.

Vance reprit sa traque. Il connecta son unité GPS aux bases de données des douanes. Il chercha les livraisons de tungstène aérospatial. Un seul destinataire correspondait au volume : "Optique & Précision Sud".

L'usine où se trouvait Moretti à cet instant précis.

Vance garre sa voiture volée – une berline grise, anonyme, moteur froid – à trois cents mètres du hangar. Il ne prit pas la porte de service. Il utilisa l'échelle d'incendie sur la face nord.

Le métal de l'échelle était gelé. Il s'agrippa aux échelons. Ses gants en kevlar offraient une prise ferme.

Il atteignit le toit. Une verrière permettait de voir l'intérieur de la mezzanine.

Il vit Moretti.

Le capitaine était penché sur la machine CNC. Sa silhouette obèse projetait une ombre déformée sur les murs blancs. Moretti tenait une pince. Il examinait quelque chose dans le bac de récupération.

Vance sortit un monoculaire de vision nocturne.

Dans le bac : des noyaux de balles. Des dizaines. Des prototypes. L'Artisan ne travaillait pas à la chaîne. Il travaillait à la perfection.

Vance observa Moretti sortir son téléphone. Le capitaine composait un numéro.

À travers la verrière, Vance ne pouvait pas entendre. Mais il lisait les mouvements. Moretti était nerveux. Il essuyait la sueur de son front avec sa manche.

Soudain, Moretti se figea.

Un point rouge apparut sur la poitrine du capitaine. Un laser.

Vance chercha la source. Elle ne venait pas de lui.

Un tireur était posté dans l'obscurité du fond du hangar, au niveau des presses hydrauliques.

"Moretti ! Bouge !" hurla Vance, oubliant sa propre discrétion.

Le son de sa voix se brisa contre le verre.

L'Artisan n'était pas un mythe. C'était une ombre avec un fusil de précision.

Le premier coup de feu claqua.

Pas un bruit de déflagration classique. Un sifflement sec. Un silencieux de haute facture.

L'épaule de Moretti explosa. Un nuage de sang et de fibres de laine. Le capitaine fut projeté contre la fraiseuse. Son téléphone vola dans les airs.

Vance brisa la verrière d'un coup de crosse.

Le verre trempé explosa en mille diamants. Vance sauta dans le vide. Quatre mètres de chute.

Il roula à l'impact. Ses genoux craquèrent. La douleur fut une information, rien de plus.

Il dégaina son Glock.

Le tireur avait disparu derrière une rangée de fûts chimiques.

Vance se précipita vers Moretti. Le capitaine respirait bruyamment. Un râle de gorge.

Le sang inondait son gilet pare-balles, inutile contre un tir de précision visant les zones non protégées.

"Où est-il ?" cracha Vance.

Moretti ouvrit la bouche. Seul du sang sortit. Il pointa un doigt tremblant vers le fond du hangar.

"Le métal..." articula le policier dans un souffle. "Il... il a ton arme."

Vance comprit.

L'Artisan n'utilisait pas une copie. Il utilisait une technologie de capture de signature.

Un mouvement sur la gauche.

Vance pivota. Il tira deux fois. 9mm. Full Metal Jacket.

Les projectiles percutèrent un poteau en acier. Des étincelles jaunes.

Une voix s'éleva, amplifiée par les parois de métal. Une voix sans timbre. Synthétique.

"Elias. 114 grains. C'est le poids de l'âme de ta femme, n'est-ce pas ?"

Vance sentit son sang se glacer. La rage remplaça la peur. Une rage froide. Chirurgicale.

Il se mit à courir entre les machines. Il ne cherchait plus à se couvrir. Il cherchait l'angle.

L'Artisan jouait avec les ombres. Il connaissait ce lieu mieux qu'une carte mémoire.

Vance s'arrêta près d'une cuve d'azote liquide. Il vit un câble traîner au sol. Un piège. Il l'enjamba.

Il aperçut enfin la silhouette.

L'Artisan portait une combinaison de travail grise. Un masque de soudeur électronique abaissé. Il ne ressemblait pas à un tueur. Il ressemblait à un technicien de la mort.

Dans sa main, une arme inhabituelle. Un prototype. Canon long, refroidi par air. Une carabine de précision artisanale, chamberée en .338 Lapua Magnum.

"Tu as gâché mon travail, Elias," dit l'Artisan. "La balle de Sarah était parfaite. Une trajectoire pure. Pas de déviation. Une symétrie absolue."

Vance ne répondit pas. Il analysa la distance. Quinze mètres.

L'Artisan leva son arme.

Vance plongea derrière un chariot de soudure.

Le tir pulvérisa le réservoir d'azote.

Un nuage de gaz blanc envahit instantanément la zone. La température chuta de quarante degrés en une seconde. Le métal commença à gémir sous le choc thermique.

Vance ne voyait plus rien. Il se fia à son ouïe.

Le bruit de pas légers sur le métal. L'Artisan se déplaçait vers la sortie nord.

Vance tira au jugé dans le brouillard cryogénique.

Un cri étouffé.

Il avait touché quelque chose.

Vance s'élança dans le nuage blanc. Ses poumons brûlaient. Ses cils se couvraient de givre.

Il atteignit la zone de l'Artisan.

Il n'y avait personne. Juste une traînée de sang bleuâtre sous la lumière des néons. Et un objet posé sur le sol.

Un bloc de tungstène.

Vance le ramassa. Le bloc était gravé au laser.

Une date. Une heure.

Celle de la mort de Vance. Dans deux heures.

Derrière lui, Moretti s'effondra pour de bon. Le silence revint dans le hangar. Seul le ronronnement de la fraiseuse numérique continuait, usinant dans le vide une pièce qui n'existait pas.

Vance regarda ses mains. Elles étaient couvertes du sang de Moretti et de la poussière du tungstène.

Il n'était plus un expert. Il n'était plus un suspect.

Il était devenu l'outil de précision qu'il traquait.

Vance ramassa le téléphone de Moretti. L'écran était brisé, mais une application de traçage fonctionnait encore.

Un signal émettait depuis le port de la ville.

Le nid de l'Artisan.

Vance quitta le hangar sans un regard pour le capitaine agonisant. La pitié était un luxe. Il n'avait plus que de l'acier dans les veines.

Le chapitre de la traque était terminé. Celui de l'exécution commençait.

Vance monta dans sa voiture. Il enclencha la première. Les pneus hurlèrent sur l'asphalte froid.

L'Artisan l'attendait. Et Vance n'avait jamais été aussi précis.

Chapitre 9

Trajectoire Ascendante

Quai de déchargement numéro 4. Zone portuaire.

L'air est saturé d'iode et de gasoil mal raffiné. Le vent de la mer gifle les structures métalliques. Un hululement sourd parcourt les rangées de conteneurs. Vance coupe le contact. Sa Peugeot 406 s'immobilise dans l'ombre d'un entrepôt désaffecté. Le moteur craque en refroidissant. Un son sec. Régulier. Comme un décompte.

Vance vérifie son arme. Glock 17. Chargeur de 17 coups. Munitions de 9mm. Ogives chemisées de cuivre. Il tire la culasse. Une cartouche est chamberée. Le ressort de rappel est ferme. Ses doigts ne tremblent pas. La peau de ses mains est parcheminée par les résidus de poudre et le froid.

Il descend du véhicule. Le sol est jonché de scories et de gravats. Chaque pas est un risque acoustique. Vance décompose ses mouvements. Talon, plante, pointe. Le silence est une discipline.

Il consulte le téléphone de Moretti. L'écran scintille, zébré par une fissure profonde. Le signal GPS émet un point rouge pulsant à deux cents mètres. Le hangar 12. Un mastodonte de tôle ondulée rouillée.

Une absence survient. Courte. Trois secondes.

Vance cligne des paupières. Le décor a glissé. Il est maintenant contre une pile de palettes. Son cerveau a effacé le trajet entre la voiture et cet abri. Un bug neurologique. Une défaillance système. Il ignore combien de temps il a perdu. Il

vérifie sa montre. 1h42. Le temps presse. L'Artisan ne l'attendra pas éternellement.

Une détonation déchire le vrombissement lointain de la ville.

L'impact pulvérise le bois à dix centimètres de son oreille gauche. Éclats de pin. Poussière de sciure. L'onde de choc comprime son tympan. Vance ne sursaute pas. Il bascule. Centre de gravité bas. Il roule derrière un bloc de béton.

Un deuxième tir. .45 ACP. Un calibre lourd. Grande puissance d'arrêt. Faible vitesse initiale. Le projectile s'écrase contre le béton. Un cratère de trois centimètres. Vance identifie la source. Soixante mètres. Angle de 30 degrés. Toit du hangar 12.

Moretti.

Le capitaine n'est pas mort dans le hangar cryogénique. Sa résistance physique est une anomalie biologique. Ou une question de haine pure. Vance analyse la situation. Il est coincé dans un couloir de tir. Aucun angle de riposte immédiat.

Moretti hurle. Sa voix est un râle de gorge irritée par le tabac.

— Vance ! Sortez de là ! Vous êtes une erreur statistique ! Je vais vous effacer !

Vance ne répond pas. Parler est une perte d'oxygène. Il observe l'environnement. À sa droite, une série de plaques de blindage industriel. Acier Hardox 500. Épaisseur : 12 millimètres. Utilisées pour le revêtement des bennes de chantier.

Il calcule.

Si Moretti tire depuis le toit, l'angle d'incidence est descendant. Vance doit se déplacer. Il ramasse une barre de fer tordue au sol. Il la glisse dans le trou d'une plaque d'acier. Il soulève. Huit kilos de métal. Un bouclier improvisé.

Il sort de sa cachette.

Le troisième coup de feu retentit. La balle de .45 percute la plaque. Le choc se propage dans le bras de Vance. Vibration haute fréquence. Le métal encaisse. Déformation plastique minimale. L'ogive de plomb s'écrase comme une fleur de métal. Vance continue de marcher. Pas mesurés.

Moretti vide son chargeur. Les impacts se succèdent sur la plaque de blindage. Un rythme de métronome. Vance compte. Quatre. Cinq. Six. Sept.

Le capitaine doit recharger. Un intervalle de 2.5 secondes pour un opérateur expérimenté. Moins si Moretti utilise un chargeur rapide.

Vance lâche la plaque. Le métal hurle en frappant le sol.

Il court. Ses poumons aspirent l'air glacé. Il vise un empilement de poutrelles en I. Il se glisse dessous.

Moretti reprend le tir. Il a changé d'angle. Il se déplace sur le toit. Les balles frappent le sol, soulevant des gerbes de gravier.

Vance observe les poutrelles. Elles sont disposées en quinconce. Un labyrinthe de métal. Il voit une opportunité géométrique. Une plaque de chrome polie est fixée sur un montant de grue, à mi-chemin entre lui et le hangar. Un miroir de sécurité.

Vance sort son Glock. Il ne regarde pas Moretti. Il regarde le miroir.

Le reflet du capitaine apparaît. Une silhouette massive. Silhouette de prédateur fatigué. Moretti est à découvert sur le rebord du toit. Il épaulé son arme. Un SIG Sauer P220.

Vance ajuste sa visée. Il ne vise pas Moretti. Il vise les genoux de la silhouette dans le miroir. Une correction balistique de deux degrés est nécessaire pour compenser la distorsion optique.

Vance presse la détente.

Deux coups. Cadence rapide. *Double tap*.

Les douilles de 9mm sont éjectées dans un arc parabolique parfait. Elles tintent sur le sol.

Dans le miroir, Moretti vacille. Les projectiles n'ont pas frappé le torse. Vance n'élimine pas les sources d'information. Il neutralise les vecteurs de menace.

La première balle a sectionné le tendon rotulien gauche. La seconde s'est logée dans le ménisque droit. Moretti s'effondre. Son cri est étouffé par le vent. Il glisse sur la pente du toit et tombe.

Chute de quatre mètres.

Le bruit de l'impact est sec. Un craquement de bois mort. Moretti atterrit sur un tas de vieux filets de pêche.

Vance sort de dessous les poutrelles. Il s'approche. Son arme est à l'horizontale. Il ne court pas. Il progresse. Chaque pas vérifie un secteur.

Moretti gît sur le dos. Ses jambes sont tordues dans des angles non physiologiques. Le sang imbibe son pantalon de toile. Un rouge sombre. Presque noir sous la lumière des projecteurs du port. Sa respiration est un sifflement humide. Un œdème pulmonaire commence peut-être à se former.

Vance s'arrête à trois mètres. La distance de sécurité.

Moretti le regarde. Ses yeux sont injectés de sang. De la salive mousseuse perle à la commissure de ses lèvres.

— Salaud... la science... ça ne dit pas tout.

— La science est une constante, répond Vance. Sa voix est un souffle neutre. Vous êtes la variable d'erreur, Capitaine.

Vance ne cherche pas à savoir pourquoi Moretti travaille pour le cartel. Cela n'influe pas sur la trajectoire de la balle.

Il fouille Moretti. Ses mains gantées sont rapides. Précises. Il récupère un deuxième chargeur. Un trousseau de clés. Et un petit boîtier noir. Un brouilleur de signal.

C'est pour cela que Vance n'a pas pu contacter l'extérieur.

Vance se relève. Moretti gémit.

— Ne me laissez pas... ici...

— Votre rythme cardiaque est de 110. Votre pression artérielle chute. Vous avez environ vingt minutes avant le choc hypovolémique. Les secours arriveront peut-être. Si l'Artisan ne vous finit pas avant.

Vance se détourne. Il marche vers l'entrée du hangar 12.

La porte est monumentale. Acier riveté. Elle est entrouverte. Une fente de dix centimètres. De la lumière s'en échappe. Une lumière blanche. Chirurgicale. 10 000 lumens.

Vance s'arrête devant l'ouverture. Il sent une odeur. Ce n'est plus le gasoil. Ce n'est plus l'iode.

C'est l'odeur du laboratoire. Ozone. Solvant de nettoyage pour armes. Et quelque chose de plus organique. De la peau brûlée au laser.

Il pousse la porte. Le gémissement des charnières est un signal.

L'intérieur du hangar 12 est une cathédrale de haute technologie. Au centre, une machine massive. Une imprimante 3D métallique à frittage laser. Une version modifiée. Le laser de forte puissance découpe l'obscurité. Un bras robotique se déplace avec une fluidité inhumaine.

Sur les établis, des centaines de douilles. Des milliers d'ogives.

Et au milieu, un fauteuil.

L'Artisan est assis. Il tourne le dos à la porte. Il porte une blouse de soie grise. Ses mains, gantées de latex blanc, manipulent une pièce de métal minuscule avec une pince d'horloger.

— Vous avez deux minutes de retard, Vance, dit une voix synthétique. Le son sort de haut-parleurs dissimulés dans les angles du hangar.

L'Artisan ne se retourne pas.

Vance lève son Glock. Le point rouge de son viseur se pose sur la nuque de l'homme.

— L'heure de la mort est une donnée relative, dit Vance.

L'Artisan rit. Un son mécanique, dénué de cordes vocales.

— Regardez la machine, Vance. Regardez ce qu'elle fabrique.

Vance jette un œil au plateau de l'imprimante 3D. Le laser sculpte une forme familière. Un bloc de culasse. Un Glock 17.

— Je ne duplique pas seulement les balles, Vance. Je duplique les signatures. Chaque strie, chaque micro-imperfection. Je peux fabriquer mille armes identiques. Mille armes qui ont toutes tué votre femme.

Vance sent une pression dans sa poitrine. Un vecteur de force interne.

— Pourquoi ?

L'Artisan se tourne enfin. Il ne possède pas de visage. Juste un masque de titane poli. Un miroir concave qui renvoie à Vance sa propre image déformée.

— Parce que la perfection est ennuyeuse, Vance. L'erreur est la seule chose qui rend le monde réel. Et vous êtes ma plus belle erreur.

Le bras robotique de la machine s'arrête brusquement. Une alarme stridente retentit.

Vance voit une diode rouge clignoter sur le boîtier noir qu'il a pris à Moretti. Ce n'était pas un brouilleur.

C'était un détonateur.

Vance plonge.

L'explosion n'est pas une boule de feu de cinéma. C'est une surpression atmosphérique. Un mur d'air solide qui brise les os et déchire les poumons.

Le hangar 12 est soufflé de l'intérieur.

Vance est projeté dans le vide. Ses sens s'éteignent les uns après les autres. La dernière chose qu'il perçoit est la trajectoire d'un éclat de titane qui vole vers son œil

droit.

Calcul d'angle. Vitesse : 200 mètres par seconde.

Impact imminent.

Chapitre 10

Résidus de Tir

Le silence est une déflagration retardée.

Vance ouvre les yeux. Ses paupières sont lourdes, lestées par une couche de poussière grise. Du béton pulvérisé. Il ne voit rien de l'œil droit. Un liquide chaud coule sur sa tempe. Sang ou liquide céphalo-rachidien. Il palpe l'orbite. L'éclat de titane est logé dans l'arcade sourcilière, à deux millimètres du globe. L'os a stoppé la trajectoire. Un miracle de la physique. Ou une erreur de calcul de l'Artisan.

Vance se redresse. Ses vertèbres craquent comme des branches mortes. Il vomit un mélange de bile et de suie. L'air du hangar 12 est saturé d'ozone et de particules métalliques. Le détonateur de Moretti a transformé l'imprimerie 3D en un tas de ferraille fumante.

Il scanne la zone. 180 degrés.

Le corps de l'Artisan est absent. Le masque de titane gît au sol, fendu, vide. Une mue. À dix mètres, sous une poutre en IPN tordue, une jambe remue. Une botte tactique, semelle Vibram. Vance rampe. Sa main droite ne répond plus. Paralysie temporaire du plexus brachial. Il utilise la gauche.

L'homme sous la poutre s'appelle Kovacs. Vance le reconnaît à la cicatrice qui barre son cou, une trace d'entrée de calibre 22. C'est le préparateur de l'Artisan. Celui qui calibre les presses, qui nettoie les douilles au bain à ultrasons.

Vance s'assoit sur la poitrine de Kovacs. Il ignore la douleur dans ses propres côtes.
— Respire, Kovacs.

L'homme ouvre les yeux. Ses pupilles sont des têtes d'épingle. Choc traumatique. Il essaie de parler, mais sa bouche n'émet qu'un sifflement pneumatique. Son thorax est enfoncé.

Vance sort son couteau de service. Une lame fixe, traitement au carbone. Il ne l'utilise pas pour menacer. Il l'utilise comme un scalpel.

Il incise la manche de Kovacs. Le tissu technique cède. Il expose l'avant-bras.

— On va sauter les préliminaires, dit Vance. Sa voix est un frottement de papier de verre. Mon nerf optique est irrité. Ma patience est inexistante.

Vance appuie son pouce sur le nerf médian de Kovacs, juste au-dessus du poignet. Une pression constante. 30 Newtons. Kovacs hurle sans son. Son corps se cambre. C'est une douleur électrique, pure, qui court directement au cerveau sans passer par la case émotionnelle.

— Où est l'atelier principal ?

— Va... te... faire...

Vance augmente la pression. Il cherche l'os. Il sent le nerf glisser sous sa pulpe.

— Ton radius est fêlé, Kovacs. Je peux transformer cette fissure en fracture ouverte avec deux doigts. Où est l'Artisan ?

Kovacs convulse. Des bulles de sang éclatent sur ses lèvres.

— Pas... ici. Jamais ici.

— Les armes. Celles qui portent ma signature. Où sont les matrices ?

Vance relâche la pression sur le nerf. Il saisit un éclat de verre qui traîne au sol. Il l'enfonce doucement dans la paume de Kovacs. Pas pour tuer. Pour maintenir l'éveil. Le cerveau ne peut pas s'évanouir si la douleur reste précise et changeante.

— Le projet Impact, murmure Vance. C'est quoi l'objectif final ? Pourquoi ma

signature ? Pourquoi ma femme ?

Kovacs crache. Un mélange de salive et de résidus de poudre.

— Tu n'es qu'un... paramètre, Vance. L'Artisan... il voulait le meilleur technicien de la ville. Pour valider le système. Si la police scientifique ne peut pas différencier l'original de la copie... alors la vérité meurt.

Vance sent une pulsation dans sa tempe. Le rythme cardiaque de Kovacs s'accélère. 150 bpm. Il va lâcher.

— L'adresse, Kovacs. Maintenant. Ou je sectionne l'artère brachiale. Tu videras ton sang en 120 secondes. Je regarderai chaque seconde.

Kovacs ferme les yeux. La peur remplace la douleur. C'est le moment où la volonté se fragmente.

— Zone sud. Sous la presse hydraulique de la fonderie MetalCorp. Niveau -2. C'est là qu'il... qu'il forge les âmes.

Vance se lève. Il ne remercie pas. Il n'achève pas Kovacs non plus. Il le laisse à la merci de la physique et des secours qui n'arriveront jamais à temps.

Il récupère son Glock 17 dans les décombres. La culasse est rayée, mais le mécanisme de détente est intact. Il vérifie le chargeur. Sept cartouches. 9mm Parabellum. Pointes creuses.

Vance sort du hangar. La nuit est froide. La ville ressemble à une carte mère dont les circuits grillent les uns après les autres. Il monte dans une berline noire garée dans l'ombre. Une voiture sans plaque. Une voiture de fantôme.

Il roule vers le sud.

Ses mains ne tremblent pas. C'est un mauvais signe. C'est le signe que le choc s'est installé dans les couches profondes de son système nerveux. Il conduit de manière automatique. Freinage, passage de rapport, accélération. Il suit les vecteurs.

La fonderie MetalCorp est un monstre d'acier et de briques rouges. Elle domine la zone industrielle comme un mausolée. La fumée qui s'échappe des cheminées est grasse, chargée de particules de carbone.

Vance gare la voiture à trois blocs. Il finit le trajet à pied, longeant les grillages.

Il trouve l'entrée de service. Le digicode est un modèle standard. Il utilise un spray givrant. Le plastique craquelle. Il brise le boîtier d'un coup de crosse. Les fils sont à nu. Un pontage rapide. La gâche électrique claque.

L'intérieur est une étuve. L'odeur est celle de la forge : fer chauffé à blanc, huile de coupe, sueur acide. Le bruit est assourdissant. Une pulsation régulière, sourde. La presse hydraulique.

Boum.

Boum.

C'est le cœur de la bête.

Vance localise l'ascenseur de charge. Les portes sont en acier renforcé. Il préfère l'escalier de secours. Il descend. Niveau -1. Stockage de lingots. Niveau -2. Le silence revient brusquement.

Ici, les murs sont isolés par des panneaux acoustiques. L'air est filtré. On n'est plus dans une usine. On est dans un laboratoire.

Vance progresse dos au mur. Son angle de vue est réduit par son œil blessé. Il doit compenser par des mouvements de tête plus larges.

Il franchit une porte blindée laissée entrebâillée.

L'atelier.

C'est une salle blanche souterraine. Au centre, la presse hydraulique n'est pas une machine industrielle classique. C'est une pièce de précision modifiée. Elle ne sert pas à écraser. Elle sert à estamper.

Sur les établis, des dizaines de canons de pistolets sont alignés. Ils sont numérotés.

Vance s'approche. Il prend une loupe d'horloger posée sur un plateau.

Il examine l'intérieur d'un canon.

Les stries.

Le pas de rayure.

Les micro-stries laissées par l'outil d'alésage.

C'est sa signature. Son ADN balistique. Reproduit à l'identique.

Chaque canon ici est un clone du sien. Chaque balle tirée par ces armes désignera

Elias Vance comme le tireur. Un génocide judiciaire. L'Artisan ne tue pas seulement des gens, il tue la notion même de preuve.

— Vous êtes en avance, Vance.

La voix vient des haut-parleurs dissimulés dans les angles du plafond. Une voix synthétique, passée par un modulateur.

Vance ne cherche pas la source. Il cherche une cible.

— Kovacs a parlé, dit Vance.

— Kovacs était un composant défectueux. Il a été remplacé. Regardez la presse, Elias. Regardez ce qu'elle finit de manufacturer.

Vance se tourne vers la machine centrale. Le piston descend lentement. Une pression de 500 tonnes. Au centre du socle, un petit objet brille sous les projecteurs LED.

Ce n'est pas un canon.

C'est un pendentif. Une alliance en or, aplatie, déformée, mais reconnaissable.

L'alliance de Sarah.

Le piston s'arrête à quelques millimètres de l'anneau.

— Pourquoi ? demande Vance. Son doigt est sur la queue de détente. La pression de son index est de 2 kilogrammes. À 2.5, le coup part.

— Pour voir si vous pouvez détruire ce qui vous définit, répond la voix. Ce pendentif

contient une micro-puce. Les données de toutes les armes produites ici. Toutes les preuves de votre innocence.

Vance fixe l'or écrasé.

— Si la presse finit sa course, la puce est détruite. Vous resterez un meurtrier aux yeux du monde. Pour l'éternité. La science aura raison de vous.

— Et si j'arrête la machine ?

— Alors vous récupérez votre vie. Mais vous me laissez partir. Un échange équitable. Votre honneur contre ma liberté.

Vance regarde le piston. Il regarde les canons clones autour de lui.

Il sent le résidu de tir sur sa propre peau. L'odeur de la poudre qui a tué sa femme. Son choix n'est pas dicté par la morale. Il est dicté par la balistique.

Vance ne tire pas sur la machine.

Il tire sur les réservoirs de fluide hydraulique qui alimentent la presse.

Pan. *Pan.* *Pan.*

Le liquide rouge gicle sous haute pression. Une brume inflammable emplit la pièce. Le piston s'arrête. Bloqué.

— Mauvaise réponse, Elias.

— Non, dit Vance. La trajectoire a changé.

Il sort un briquet de sa poche. Un Zippo usé.

Il ne veut pas récupérer sa vie. Il veut effacer la matrice.

Il lance le briquet dans la brume de fluide hydraulique.

L'embrasement est instantané. Une vague de chaleur à 1200°C.

Vance se jette derrière un établi en acier alors que l'atelier devient un enfer de métal fondu.

Dans les haut-parleurs, il entend un rire. Ou peut-être est-ce seulement le métal qui se

tord sous la température.

Vance rampe vers la sortie, les poumons brûlés par l'air surchauffé.

Il a détruit les preuves. Il a détruit les clones.

Il est désormais un homme sans nom, traqué par une police qui possède sa signature, dans un monde où la vérité vient de fondre sous ses yeux.

Il émerge de la fonderie alors que les premières sirènes déchirent le silence de la zone industrielle.

Il ne regarde pas derrière lui.

Il compte ses balles restantes.

Quatre.

C'est assez pour ce qu'il lui reste à faire.

Chapitre 11

Expansion Contrôlée

La pluie tombe sur la zone industrielle. Des gouttes lourdes. Froides. Elles s'écrasent sur le bitume avec la régularité d'un métronome. Derrière Vance, la fonderie crache ses dernières flammes. L'incendie dévore les preuves physiques, mais le cœur du système est ailleurs. Vance le sait. Une usine produit. Un bureau conçoit.

Il longe le Bâtiment 4. Structure en béton banché. Fenêtres étroites à barreaux. Il évite les flaques d'huile. Ses semelles crissent sur le gravier. Il s'arrête devant une porte métallique. Une serrure électronique de type haute sécurité. Marque : *Abloy*. Modèle : *Protec2*.

Vance sort un extracteur de pivot. Ses doigts ne tremblent pas. La température extérieure est de 4°C. Son rythme cardiaque stagne à 62 battements par minute. Il insère l'outil. Un déclic sec. La LED passe au vert. Le mécanisme libère le pêne.

Il entre.

L'air intérieur est filtré. Une odeur de solvant et d'ozone. Vance active sa lampe tactique. Le faisceau découpe l'obscurité. C'est un laboratoire de métrologie. Plus propre qu'une salle d'opération. Des établis en acier inoxydable. Des microscopes à comparaison balistique. Des imprimantes 3D industrielles. Des modèles à frittage laser.

Vance s'approche de l'établi central.

Il voit les boîtes. Des dizaines de boîtes en plastique transparent. Elles sont

étiquetées. Dates. Noms. Calibres. Il en ouvre une. À l'intérieur, un bloc de silicone bleu. Une empreinte négative.

Vance sort une loupe de poche. Il examine le moule. C'est une empreinte de percuteur. La signature unique d'une arme à feu. Il regarde les parois du moule. Des micro-stries. Des irrégularités de l'ordre du micron. L'Artisan ne fabrique pas des armes. Il clone des identités mécaniques.

Il saisit une autre boîte. L'étiquette porte une mention manuscrite : *VANCE, E. – G17 – Service Weapon.*

Ses mâchoires se contractent. Un muscle saute sur sa tempe.

Il ouvre la boîte.

Le silicone contient l'empreinte exacte du percuteur de son Glock 17. Le moule est parfait. La rampe d'alimentation, l'extracteur, la cuvette de tir. Tout est là.

L'Artisan a créé un double. Une pièce de métal interchangeable. Il a suffi d'une nuit. Une infiltration. Un remplacement temporaire de la culasse. Ou simplement du percuteur. Le crime de Sarah n'était pas un accident. C'était une exécution programmée par une machine.

Vance déplace le faisceau de sa lampe vers le fond de la pièce. Un bureau. Un ordinateur central. Des dossiers suspendus. Il fouille les tiroirs. Pas de serrures. L'Artisan a confiance en son anonymat.

Il trouve un dossier rouge. À l'intérieur, des feuilles de notation de la Police Scientifique. Des rapports d'expertise datant de dix ans. Le nom en haut de la page est barré d'un trait noir. Mais le matricule est lisible : *77-B-402*.

Vance connaît ce matricule. Il fouille sa mémoire. Une base de données mentale. *77-B-402. Département Balistique. Division Recherche et Développement.*

Le nom remonte. *Julian Vesper.*

Vesper. Un génie des matériaux. Un type capable de lire le métal comme un livre ouvert. Licencié il y a six ans. Motif : instabilité psychologique et vol de matériel sensible. Il affirmait pouvoir rendre n'importe quelle arme intraçable en saturant les preuves.

Vance repose le dossier. Un bruit résonne dans le couloir.

Un frottement de semelles en caoutchouc sur le linoleum.

Vance éteint sa lampe. Noir total.

Il sort son arme. Il engage une cartouche dans la chambre. Le son est étouffé, mais présent.

Il se plaque contre le flanc d'une armoire blindée.

— Elias ?

La voix est rauque. Grasse. Moretti.

Le capitaine est dans le bâtiment. Il a suivi l'odeur du sang et du brûlé.

Vance ne répond pas. Il ajuste sa vision à l'obscurité. Il voit l'éclat d'une lampe dans le couloir. Le faisceau balaie l'entrebâillement de la porte.

— Je sais que tu es là, Elias. L'odeur de la poudre te suit partout. Tu es une cible mouvante. Pose ton fer. On discute.

Moretti entre. Sa silhouette est massive. Un bloc de graisse et de détermination. Il tient son Sig Sauer à deux mains. Pas de technique académique. Un instinct de tueur de rue.

— Tu as trouvé les jouets de Vesper ? demande Moretti. Impressionnant, non ? Il appelle ça l'Expansion Contrôlée. On ne tue pas un homme. On tue sa réputation. On

tue la preuve. On efface la vérité avec un moule en silicone.

Vance reste immobile. Il compte les pas de Moretti. Quatre mètres. Trois. Moretti s'arrête devant l'établi. Il voit la boîte ouverte. Le nom de Vance.

— Il t'a bien eu, Elias. Il a pris ton âme et il l'a coulée dans de l'acier. Sarah n'était qu'un test de calibrage.

Le doigt de Vance se pose sur la détente. Une pression de 2,5 kilos.

Il pourrait finir Moretti ici. Une balle dans le bulbe rachidien. Mort instantanée. Fin de la traque.

Mais Moretti n'est pas seul. Dehors, les sirènes se rapprochent. Les renforts.

— Pourquoi, Moretti ? murmure Vance.

Moretti pivote vers la voix. Il ne voit rien. Il pointe son arme vers l'ombre.

— Vesper est un artiste, Elias. Et l'art coûte cher. Le cartel avait besoin de fantômes. Des meurtres sans signatures. Ou mieux, avec les signatures des flics. Tu étais le candidat parfait. Trop rigide. Trop propre. Ta chute valide tout le système.

— Où est-il ?

— Il regarde, Elias. Il regarde toujours son œuvre.

Un sifflement strident déchire l'air.

Les capteurs d'incendie. La fumée de la fonderie a fini par atteindre les conduits du laboratoire. Les buses de plafond s'activent. Ce n'est pas de l'eau. C'est du gaz carbonique. Un système d'extinction automatique pour protéger le matériel électronique.

Le gaz s'échappe dans un fracas de vapeur blanche. La visibilité tombe à zéro.

Vance bouge. Il utilise le bruit pour couvrir ses pas.

Moretti tire au jugé. *Pan. Pan.*

Les balles percutent les armoires en acier. Des étincelles.

Vance ne riposte pas. Il économise ses quatre munitions.

Il rampe sous les établis. Il sent le gaz froid sur sa nuque. Ses poumons réclament de l'oxygène. Il retient sa respiration.

Il atteint la fenêtre du fond. Il utilise le pommeau de son arme pour briser le verre.

Moretti hurle dans le brouillard blanc. Il tousse. Le gaz CO2 chasse l'oxygène.

Vance bascule par la fenêtre. Il tombe de deux mètres. Il atterrit dans la boue.

Il se relève immédiatement. Ses genoux protestent. Il ignore la douleur.

Il regarde vers le toit du bâtiment d'en face. Une ombre bouge. Une silhouette fine.

Une lueur verte. Des jumelles de vision nocturne.

Vesper. L'Artisan.

Il ne fuit pas. Il observe. Il prend des notes mentales sur la réaction de son sujet de test.

Vance lève son arme. Il aligne les organes de visée sur l'ombre.

La distance est de 50 mètres. Vent de travers. Pluie battante.

C'est un tir difficile.

Vance expire. Il stabilise sa visée.

L'ombre sur le toit lève une main. Un geste de salut. Ou un adieu.

Un éclair traverse la zone industrielle. Un projecteur de police.

Vance doit décrocher.

Il baisse son arme. Il court vers les rails de chemin de fer qui bordent la zone.

Il entend la voix de Moretti qui s'essouffle derrière la fenêtre brisée.
— Vance ! Tu n'iras nulle part ! La science est contre toi !

Vance ne se retourne pas.

La science est une construction. Le métal est une mémoire.

Il possède maintenant un nom : Julian Vesper.

Et il possède une direction.

Il s'engouffre dans un wagon de fret ouvert. Le train s'ébranle. Un convoi de ferraille.

Vance s'assoit dans le noir. Il pose ses mains sur ses cuisses.

Elles tremblent, enfin. Une vibration légère. Nerveuse.

Il regarde ses doigts. Ils sont couverts de silicone bleu.

Il reste trois balles.

Une pour Vesper.

Une pour Moretti.

Et une pour la vérité.

Le train prend de la vitesse. La zone industrielle s'efface dans une brume de feu et de pluie.

Vance ferme les yeux. Il visualise le percuteur. Il visualise l'impact.

L'expansion sera totale. L'onde de choc ne fait que commencer.

Chapitre 12

Angle Mort

Le wagon de fret ralentit. Les freins hurlent. Friction du métal contre le métal. Vance saute. Ses bottes frappent le ballast. Le granit concassé se dérobe. Il roule. Se rétablit. Position de tir basse. Le train s'éloigne dans la brume. Vance est seul.

Il se trouve devant un complexe industriel désaffecté. Ancienne usine de traitement acoustique. Des hangars de béton brut. Des vitres brisées comme des dents cassées. Le silence est une menace. Vance vérifie son Glock 17. Chargeur engagé. Trois cartouches de 9mm. Une pression sur l'arrêt de culasse. Le ressort de rappel claque. Le cycle est parfait.

Il entre par le quai de déchargement. L'obscurité est épaisse. Une odeur de graisse figée et de poussière ionisée. Vance active sa lampe torche. Le faisceau découpe le noir. Il balaie les murs. Des panneaux de mousse acoustique en lambeaux. Des pièges à sons.

Vance avance. Talon, plante, pointe. Pas un bruit. Son rythme cardiaque est à soixante-douze battements par minute. Régulier. Mécanique.

Soudain, une vibration.

Ce n'est pas un bruit. C'est une pression. L'air semble se densifier. Vance s'arrête. Il sent une oppression au niveau du sternum. Ses tympans se tendent. Infrasons. Une fréquence basse. Très basse. Entre 15 et 19 Hertz. La fréquence de résonance du globe oculaire humain.

Sa vision se trouble. Des taches périphériques apparaissent. Des ombres mouvantes. Vance serre la crosse de son arme. Ses doigts sont engourdis. Il cherche la source. Le sol vibre sous ses semelles.

— Tu es en retard, Vance.

La voix est partout. Elle sort des haut-parleurs dissimulés dans la structure. Une voix sans timbre. Synthétique. Plate.

Vance ne répond pas. Il pivote. Il cherche un angle mort. Il n'y en a pas. La salle est un cylindre de béton de quarante mètres de diamètre. Une chambre anéchoïque géante.

— La fréquence augmente, dit la voix. Dix-sept Hertz. Ton cerveau ne peut plus filtrer les informations.

Vance sent le vertige. Ses genoux fléchissent. Sa main gauche tremble. Il ne peut plus la contrôler. C'est le signe. La micro-absence approche. Un court-circuit synaptique. Le vide noir.

Il tente de lever son arme. Son bras pèse une tonne. Le Glock semble glisser de sa paume.

— Sarah n'a rien senti, continue l'Artisan. La balle a voyagé à 350 mètres par seconde. L'impact a précédé le son. Elle est morte dans la nanoseconde qui a suivi la rupture de l'aorte. Une belle mécanique. Propre.

Vance grogne. C'est un son animal. Sa mâchoire est contractée. Il voit deux ombres devant lui. Puis quatre. Il ferme les yeux. Erreur. L'équilibre s'effondre.

Le noir arrive. Brutal. Total.

02h14 du matin.

Vance rouvre les yeux. Il est assis sur une chaise métallique. Ses mains sont attachées derrière le dossier. Des colliers de serrage en nylon. Qualité industrielle. Serrés au maximum. Ses poignets sont déjà cyanosés. Le sang ne circule plus.

Il est au centre d'un cercle de lumière crue. Autour de lui, le néant.

Devant lui, une table de dissection en inox. Des outils sont alignés. Des micromètres. Des balances de précision. Des limes diamantées. Et un microscope de comparaison balistique. Le même que celui de Vance.

Une silhouette se tient derrière la table. Une blouse grise, impeccable. Des gants de chirurgie en nitrile bleu. L'Artisan. Son visage est dissimulé par un masque filtrant de type FFP3. Ses yeux sont protégés par des lunettes de sécurité transparentes.

— Tu as dormi sept minutes et douze secondes, Vance. Un cycle complet.

L'Artisan manipule une douille avec une pince de précision. Il l'observe à la loupe.

— Pourquoi ? demande Vance. Sa voix est un râle. Sa gorge est sèche comme du papier de verre.

L'Artisan pose la douille. Il lève les yeux vers Vance. Son regard est vide de toute émotion. C'est le regard d'un horloger examinant un pignon défectueux.

— La science balistique est une religion mourante, Vance. Tu es son grand prêtre. Tu crois en l'unicité de l'empreinte. Tu crois que chaque percuteur, chaque extracteur

laisse une signature divine sur le métal. Tu crois en la vérité de la preuve.

Il fait quelques pas vers Vance. Il tient un objet dans sa main droite. Un bloc de silicone bleu.

— Mais la vérité est une variable ajustable, Vance. J’ai créé des moules à partir de tes propres douilles d’entraînement. J’ai utilisé l’électro-érosion pour dupliquer les micro-stries de ton canon. À l’échelle du micron. Aucun expert, pas même toi, ne peut faire la différence.

Vance tire sur ses liens. Le plastique entame sa chair. Il ne sent pas la douleur. Il sent la rage.

— Tu as tué ma femme pour tester un procédé ?

L’Artisan incline la tête. Un geste de curiosité pure.

— Sarah était le paramètre de contrôle. Il me fallait une cible proche de l’arme. Un environnement sécurisé. Un suspect évident. Si le système te condamne, toi, le meilleur d’entre eux, alors le système n’existe plus.

Il retourne vers la table. Il prend le Glock 17 de Vance. Il le démonte. Ses gestes sont rapides. Précis. Chirurgicaux. En trente secondes, l’arme est en pièces détachées.

— Imagine, Vance. Des milliers d’armes. Toutes avec la même signature. Des crimes commis partout dans le pays. La police scientifique trouvera la même empreinte balistique sur chaque scène de crime. Les procureurs deviendront fous. Les tribunaux fermeront. La science ne sera plus une preuve, elle deviendra un bruit de fond.

L’Artisan remonte l’arme. Le bruit du ressort de culasse résonne dans le silence de la salle.

— Le chaos par la précision, murmure-t-il. L'anarchie technique.

Il s'approche de Vance. Il pose le canon du Glock sous le menton de l'expert. Le métal est froid.

— Moretti arrive, Vance. Il a suivi ton traceur GPS. Le trajet s'arrête ici. Dans cette pièce.

Vance sent la sueur couler dans son cou. Ses muscles sont tendus à rompre. Il cherche une faille. Un défaut dans la cuirasse de l'Artisan.

— Tu as fait une erreur, dit Vance.

L'Artisan ne bouge pas. Le doigt est sur la détente.

— Laquelle ?

— Le 9mm Parabellum que j'utilise. Chargement manuel. Poudre double base. 4,2 grains.

Vance sourit. Un sourire sanglant.

— J'ai modifié l'extracteur le mois dernier. Un coup de lime invisible. Pour compenser une faiblesse du ressort. Ton moule de silicone date d'avant. La signature ne correspond pas à 100 %.

L'Artisan marque un temps d'arrêt. Un millième de seconde. Un battement de cil. C'est tout ce dont Vance a besoin.

Vance bascule violemment sa tête en arrière. Il frappe le visage de l'Artisan avec son

front. Le bruit du choc est sec. Le masque de l'Artisan se déchire. Il recule. Le coup de feu part.

La balle siffle à l'oreille de Vance. Elle vient s'écraser contre un panneau acoustique. Un impact de 9mm.

Vance ne s'arrête pas. Il bascule sa chaise sur le côté. Il tombe lourdement. Le choc brise le montant en aluminium de la chaise. Ses mains sont toujours liées, mais il est mobile.

L'Artisan se redresse. Du sang coule sous son masque. Il ne crie pas. Il ne peste pas. Il vérifie l'état de son arme.

— Une erreur de 0,02 millimètre, dit l'Artisan d'une voix calme. Intéressant.

Au loin, des sirènes. Moretti.

L'Artisan range le Glock dans sa ceinture. Il ramasse sa mallette de précision.

— Le test est concluant, Vance. La science n'est pas infaillible. Elle est juste lente.

Il se dirige vers une porte dérobée dans l'ombre.

— Je te laisse avec ton ami le Capitaine. Il a un mandat d'arrêt. Et il a très faim.

Vance hurle. Un cri de frustration. Il se tortille au sol. Il essaie de libérer ses mains. Le plastique s'enfonce dans ses poignets. Le sang coule maintenant sur le béton froid.

L'Artisan disparaît dans le noir.

Trente secondes plus tard, les portes principales volent en éclats. Des projecteurs

aveuglants inondent la pièce.

— Police ! Ne bougez plus !

Vance lève la tête. Il est ébloui. Il voit des silhouettes tactiques. Des fusils d'assaut pointés sur lui.

Au centre, la silhouette massive de Moretti. Il s'avance lourdement. Son trench-coat est trempé. Il respire bruyamment. Il s'arrête devant Vance. Il regarde les poignets ensanglantés. Il regarde l'arme démontée sur la table.

— Vance, dit Moretti.

Il crache un filet de tabac brun sur le sol.

— Tu as l'air en forme pour un coupable.

Vance regarde le capitaine. Ses yeux sont injectés de sang.

— Il est là, Moretti. L'Artisan. La porte derrière le labo.

Moretti ne bouge pas. Il ne fait aucun signe à ses hommes. Il sort une cigarette. L'allume. La fumée stagne dans la lumière des projecteurs.

— Il n'y a personne ici, Vance. Juste toi. Et cette arme. Celle qui a tué ta femme.

Moretti se penche. Il approche son visage de celui de Vance. L'odeur de café frelaté est insupportable.

— Tu sais ce que dit la balistique, Elias ? Elle dit que tu es mort.

Vance regarde le reflet de Moretti dans la table d'inox. Le Capitaine ne regarde pas la scène de crime. Il regarde Vance avec une satisfaction malsaine.

Vance comprend.

L'Artisan ne travaillait pas seul.

Moretti n'est pas le chasseur.

Il est le nettoyeur.

Le GPS n'était pas un hasard. La fréquence n'était pas seulement pour Vance. Elle couvrait le bruit de la fuite.

Vance sent une décharge d'adrénaline. Son cœur s'accélère. Il doit sortir. Maintenant.

Il contracte ses muscles. Il ignore la douleur des poignets. Il visualise la trajectoire. Un vecteur de force.

— Moretti, dit Vance.

— Quoi ?

— Tu as oublié un détail.

Vance bascule ses jambes sous lui. Un mouvement de ressort. Il utilise le poids de la chaise brisée comme un fléau.

L'impact est imminent.

L'angle mort est enfin visible.

Chapitre 13

Fragmentation

L'impact du bois contre l'os maxillaire produit un craquement sec. Note : 120 joules. La mâchoire de Moretti dévie de 15 degrés. Le capitaine bascule. Ses 110 kilos s'écrasent contre le sol en béton. Un nuage de poussière de ciment s'élève sous les néons.

Vance retombe sur ses appuis. Ses poignets sont rouges, marqués par les liens. Il ne regarde pas Moretti. Il regarde la porte.

Le bruit arrive avant la lumière.

Trois SUV noirs déchirent l'obscurité de la cour. Pneus qui hurlent sur le gravier. Freinage brusque. Les portières claquent. Rythme métronomique. Un, deux, trois, quatre. Des professionnels.

Vance se plaque contre le flanc d'une presse hydraulique. Le métal est froid. L'huile de coupe sent la rancidité.

Moretti rampe. Il crache du sang et des morceaux de dents. Il cherche son arme. Son holster de ceinture est vide. Il regarde Vance. Ses yeux injectés de sang ne comprennent pas encore.

— Ils sont là pour toi, Vance, bafouille Moretti.

Une rafale de 5.56 OTAN pulvérise les vitres hautes du laboratoire. Les éclats de verre tombent comme une pluie de diamants tranchants. Vance observe les

trajectoires. Les impacts dessinent une ligne de mort sur le mur opposé. Angle de tir : 30 degrés. Position des tireurs : toit des véhicules ou muret d'enceinte.

Moretti hurle. Une balle vient de traverser son épaule gauche. Orifice d'entrée : 5 millimètres. Orifice de sortie : une explosion de chair et de tissu de veste. Le capitaine est projeté en arrière. Il n'est plus un prédateur. Il est un sac de viande sous pression.

Vance analyse l'espace.

À sa gauche : la table d'inox. L'arme. Le Glock 17. Son arme.

À sa droite : la porte de sortie de secours. Verrouillée par un loquet magnétique.

Derrière lui : Moretti qui se vida de son sang.

Vance bouge.

Il ne court pas, il glisse. Son centre de gravité reste bas. Les balles labourent le sol derrière ses talons. Il atteint la table. Ses doigts reconnaissent le polymère froid de la crosse. Il saisit le chargeur. Poids : 250 grammes. Plein. 17 cartouches de 9mm Parabellum.

Il engage le chargeur dans le puits. Le clic métallique est le seul son pur dans ce chaos. Il tire la culasse. Une cartouche monte en chambre. Le percuteur est armé.

Un fumigène traverse la verrière. Il percute le sol. Un sifflement strident. Une épaisse fumée blanche sature la pièce. Visibilité : zéro.

Vance ferme les yeux. Il visualise la pièce.

La table est à 1 mètre.

Moretti est à 4 mètres, à 7 heures.

La porte est à 10 mètres, à 2 heures.

Les assaillants entrent par la porte principale. Bruit de bottes tactiques sur le béton.

Semelles Vibram. Trois hommes.

— Nettoyez tout, dit une voix calme. Pas de traces.

La voix de l'Artisan. Froide. Dépourvue de toute micro-oscillation émotionnelle.

Vance sent une absence. Une micro-absence neurologique. Le monde devient noir pendant 0,5 seconde. Son cerveau déconnecte. C'est le vide. Le néant balistique.

Il revient.

Il est au sol. Une balle a frôlé son crâne. Il sent la chaleur du passage du projectile. Le cuir chevelu brûle.

Moretti gémit. Un râle humide. Pneumothorax probable. Le capitaine essaie de presser sa blessure. Ses mains tremblent. Il regarde Vance à travers la fumée.

— Elias... aide-moi.

Vance regarde le Glock. Si Moretti meurt, la vérité meurt avec lui. Si Vance fuit, il reste le monstre qui a tué Sarah. La balistique ment, mais le plomb dit la vérité.

Vance se lève dans le brouillard.

Il ne vise pas les hommes. Il vise les sources lumineuses.

Trois tirs. Pressions constantes sur la détente. 4,5 kg de résistance.

Le premier projecteur explose. Le deuxième. Le troisième.

Obscurité totale, teintée par le rouge des voyants de sécurité.

— Contact ! hurle un des hommes de l'Artisan.

Vance pivote. Il perçoit le déplacement de l'air.

Un tireur à 3 heures.

Vance engage. Deux coups dans la zone centrale. "Double tap".

Le bruit de l'impact est sourd. La balle traverse le kevlar. La cible s'effondre. Un poids mort qui percute le métal d'une servante d'atelier.

Vance ne reste pas là. Il change de vecteur. Il rampe vers Moretti.

Le capitaine a le visage gris. La sueur perle sur son front. Il perd trop de liquide.

— Pourquoi ? demande Moretti dans un souffle.

Vance ne répond pas. Il saisit Moretti par le col de sa veste. Il le tire derrière un bloc moteur en fonte. Protection balistique maximale.

— Reste bas, dit Vance. Ne respire pas trop vite.

Une nouvelle salve déchire l'air. Les tireurs utilisent des supprimeurs de son. Seuls les impacts parlent. *Tchak. Tchak. Tchak.* Le moteur en fonte encaisse. Les balles se fragmentent.

Vance vérifie son angle. Il lui reste 14 cartouches.

L'Artisan est quelque part dans cette fumée.

L'homme qui a imité la signature de son arme.

L'homme qui a transformé sa vie en un rapport d'autopsie.

— Vance ! crie l'Artisan. La précision est une illusion. Seule la masse compte. Tu es une erreur de calcul.

Le silence retombe. Pesant. Électrique.

L'odeur de la poudre brûlée se mélange à celle du sang de Moretti.

Vance détecte un mouvement au-dessus de lui. Sur la passerelle métallique.

Un homme se penche. Canon de MP5 pointé vers le bas.

Vance bascule sur le dos. Il tire.

Le projectile de 9mm entre par le menton du tireur. Il ressort par le sommet du crâne.

Projection de matière cérébrale sur le plafond. Le corps bascule par-dessus la rambarde. Il s'écrase deux étages plus bas dans un bruit de viande brisée.

Plus que deux.

Vance regarde Moretti. Le capitaine a les yeux révulsés. Il va entrer en choc hypovolémique.

Vance doit choisir.

Finir le travail. Tuer les témoins. Disparaître dans la zone industrielle.

Ou rester.

Ses doigts serrent la crosse du Glock. La texture granuleuse du polymère lui rappelle les entraînements avec Sarah. Elle riait quand il nettoyait ses armes. "Tu les aimes plus que moi", disait-elle.

Il se lève.

Il ne se cache plus. Il marche dans la fumée.

Il est le vecteur. Il est la trajectoire.

Il repère le flash d'un départ de coup à travers le brouillard.

Vance tire une fois. En marchant.

La balle traverse un baril de solvant. Explosion de liquide inflammable.

Le feu s'allume. Une colonne d'orange vif déchire la fumée blanche.

La silhouette est là.

À dix mètres.

Vance voit le masque chirurgical. Les yeux vides derrière les lunettes de protection.
L'Artisan.

L'Artisan lève son arme. Un pistolet de précision. Canon long. Compensateur de recul. Une pièce d'orfèvrerie.

Vance ne ralentit pas. Son cœur bat à 60 pulsations par minute. Calme plat.
Il perçoit le mouvement de l'index de l'Artisan sur la détente.
Vance se décale de 5 centimètres vers la gauche.

Le coup part.

La balle siffle à l'oreille de Vance. Elle va se loger dans le mur du fond.

Vance ajuste sa mire. Le point avant sur la masse centrale.

Il ne tire pas.

— Où est le duplicateur ? demande Vance. Sa voix est un scalpel.

L'Artisan sourit sous son masque. Il lâche son arme. Elle pend à une sangle tactique.
Il sort une télécommande.

— Fragmentation, dit l'Artisan.

Il presse le bouton.

Une série de charges explosives disposées sur les piliers de soutien du bâtiment détonnent.

La structure tremble. Le plafond commence à céder. Des blocs de béton de deux tonnes se détachent.

Vance regarde Moretti, coincé sous les débris qui tombent.

Il regarde l'Artisan qui recule vers l'ombre d'un quai de déchargement.

Le choix est une équation simple.
Sauver la preuve ou punir le coupable.

Vance range son arme dans sa ceinture. Il court vers Moretti.
Un bloc de béton s'écrase là où il se tenait une seconde plus tôt.
La poussière devient opaque.
Le bâtiment hurle comme une bête mourante.

Vance saisit Moretti sous les bras. Il le traîne vers la sortie de secours.
Ses muscles brûlent. L'acide lactique sature ses fibres.
Il atteint le loquet. Il le brise d'un coup de talon.

Il émerge dans l'air froid de la nuit au moment où l'aile sud du laboratoire s'effondre dans un fracas de fin du monde.

Vance pose Moretti sur le goudron humide.
Au loin, les sirènes. Police. Pompiers. Le système arrive.

Vance regarde ses mains. Elles sont couvertes du sang de Moretti.
Il regarde les ruines fumantes.
L'Artisan est parti.

Vance sort un petit objet de sa poche de veste. Il l'avait ramassé sur la table avant de fuir.
Une douille de 9mm.
Celle que l'Artisan examinait.
Elle porte une marque microscopique. Une rayure unique sur le culot.

Vance se lève. Il ne regarde pas en arrière.
La traque change de nature.

Ce n'est plus de la balistique.

C'est de la dissection.

Il disparaît dans l'ombre des entrepôts avant que le premier gyrophare ne balaie la zone.

Il reste 11 cartouches dans le chargeur.

C'est assez pour finir l'histoire.

Chapitre 14

Percussion Centrale

L'air sature les poumons. Soixante-douze degrés Celsius près des cuves de fusion. L'odeur est une morsure : soufre, acier liquide, huile de coupe rance. Vance progresse en zone hostile. Ses semelles en caoutchouc crissent sur le sol grillagé. En bas, la fonte bouillonne. Des étincelles montent en colonnes droites. Des vecteurs de feu dans l'obscurité industrielle.

Vance tient son Glock 17. Main droite ferme. Index le long du pontet. La sueur coule de ses tempes, trace des sillons propres sur son visage noirci par la poussière de l'explosion précédente. Il ne l'essuie pas. Un mouvement inutile est une signature. Une signature est une cible.

Il s'arrête derrière un pilier en H. Acier de construction. Épaisseur : 15 millimètres. Protection insuffisante contre du calibre .308, mais efficace contre du 9mm.

Un bruit. Métallique. Sec.

À dix heures. Derrière la presse hydraulique de cinquante tonnes.

Vance ne regarde pas. Il écoute. Il décompose le son. Le frottement d'une semelle sur une plaque de tôle. Une respiration contrôlée. Une fréquence cardiaque basse.

L'Artisan est là.

Vance sort la douille de sa poche gauche. La pièce à conviction. Le péché originel. Il l'observe une dernière fois sous la lueur rouge des gyrophares lointains qui filtrent par les verrières brisées. La rayure sur le culot est une cicatrice. Une erreur de l'Artisan. Sa seule erreur.

Vance retire son chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre. Un tintement clair sur le métal. Il insère la douille défectueuse dans le puit de chargement. Il a modifié l'amorce. Il a tassé la poudre. Une surcharge pressurisée. Un "squib load" inversé. Ce n'est plus une munition. C'est une grenade de chambre.

Il réinsère le chargeur. Relâche la culasse. Le bruit de l'acier qui se verrouille résonne dans la forge.

L'Artisan répond par un tir.

La balle percute le pilier. Un centimètre au-dessus de l'oreille de Vance. Éclats de peinture. Odeur de plomb vaporisé. Vance ne tressaille pas. Ses pupilles se rétractent. Il analyse la trajectoire. Angle de 15 degrés. Distance estimée : 22 mètres.

Vance sort de sa couverture. Il tire trois fois. En l'air. Vers les conduites de vapeur. Le métal explose. Des jets de pression blanche envahissent l'espace. La visibilité chute à zéro.

Il court.

Ses muscles brûlent. L'acide lactique sature ses cuisses. Il franchit une passerelle. Ses pas résonnent. Il veut être entendu. Il veut être localisé. Il est l'appât.

Une silhouette se découpe dans la vapeur. L'Artisan.

Il est mince. Une combinaison de travail grise. Un masque de protection balistique en polymère noir. Pas de visage. Juste deux fentes sombres. Il tient une arme de précision. Un Vector KRISS. Canon long. Compensateur de recul. Une machine à découper la viande.

L'Artisan lève son arme. Vance plonge derrière une cuve de refroidissement.

Une rafale déchire le brouillard. Les balles ricochent sur la cuve avec un bruit de cloches funèbres. *Tang. Tang. Tang.*

Vance compte les coups. Vingt-deux. Il reste huit munitions dans le chargeur de l'Artisan.

"Tu ne peux pas fuir la balistique, Vance," dit l'Artisan.

Sa voix est plate. Modulée par le masque. Une fréquence sans émotion.

"Chaque projectile a une destination. La tienne est ici."

Vance ne répond pas. Il vérifie sa position. Il est acculé contre le mur est. Une impasse.

Il pose son Glock au sol. Bien en vue. La culasse est légèrement en arrière. Il simule un enrayage. Un "stovepipe". Une douille coincée en travers de la fenêtre d'éjection.

Vance recule. Il lève les mains. Ses doigts tremblent. Un tremblement simulé.

Fréquence : 8 hertz. Le signe de la rupture nerveuse.

L'Artisan avance. Il sort de la vapeur. Il marche avec une économie de mouvement chirurgicale. Il voit le Glock au sol. Il voit Vance, désarmé, adossé au béton froid.

L'Artisan s'arrête à trois mètres. Il baisse son Vector.

Il regarde le Glock 17 de Vance. L'arme du crime. L'arme qui a tué Sarah.

La boucle doit se boucler. La symétrie est une esthétique.

"Utilise-la," dit Vance. Sa voix est un croassement. "Finis le travail avec la tienne. C'est ce que tu voulais, non ? La preuve parfaite."

L'Artisan range son Vector dans son étui dorsal. Il se baisse. Ses mouvements sont fluides. Il ramasse le Glock de Vance.

Il examine l'enrayage simulé. Un sourire invisible derrière le masque. Il saisit la culasse. Il tire vers l'arrière pour libérer la douille coincée.

La douille factice tombe au sol.

La cartouche suivante monte dans la chambre.

La cartouche piégée.

Celle avec la rayure unique. Celle que l'Artisan reconnaît entre mille.

L'Artisan frotte le marquage du pouce. Un geste de tendresse pour le métal.
Il lève l'arme. Il vise le front de Vance. Le point entre les deux yeux. Le centre nerveux. Mort instantanée.

"Percussion centrale," murmure l'Artisan.

Vance regarde le canon. Il voit les rayures hexagonales. Il voit l'ombre de la mort.
Il ne ferme pas les yeux.
Il attend l'explosion.

L'Artisan presse la détente.

Le percuteur frappe l'amorce. L'étincelle embrase la charge de poudre compressée.
La pression monte à 80 000 PSI en 0,002 seconde. Le double de la capacité de résistance de l'acier autrichien.
Le canon se gonfle. Il se fissure.
L'énergie ne sort pas par le bout du tube. Elle cherche le chemin de la moindre résistance.
Elle repart en arrière.

La culasse explose.

Un fracas de fin du monde. Des fragments de polymère et d'acier deviennent des shrapnels.
Le bloc de culasse est projeté vers l'arrière à la vitesse d'une balle.
Il percute le masque de l'Artisan. Le polycarbonate vole en éclats. L'acier s'enfonce dans l'orbite droite.

L'Artisan recule. Ses mains lâchent les restes fumants de l'arme.
Il n'y a pas de cri. Juste le sifflement de l'air dans sa gorge brisée.

Il titube. Ses pieds rencontrent le vide.
La passerelle n'a plus de garde-corps.

Il tombe.
Une chute de douze mètres.
Vance s'approche du bord. Il regarde.

L'Artisan percute la surface de la cuve de fonte en fusion.
Pas d'éclaboussure. La densité du métal liquide est trop élevée.
Le corps repose un instant sur le bain rougeoyant. Puis les vêtements s'enflamment.
La graisse humaine grésille.
Une colonne de fumée noire s'élève vers les extracteurs.
En dix secondes, il n'y a plus de corps. Juste du carbone qui modifie la structure moléculaire de l'acier.

Vance ramasse la douille vide qui a causé l'explosion. Elle est déformée. Brûlée.
Il la regarde.
La preuve est détruite. Le coupable est intégré à la production industrielle de la ville.

Vance se détourne. Il marche vers la sortie.
Ses pas sont lourds. Son rythme cardiaque redescend. 60 battements par minute.
Il sort dans le froid de la nuit.
La neige commence à tomber. Des flocons blancs qui recouvrent la suie.
La ville est silencieuse.

Vance sort un briquet. Il brûle ses gants en latex.
Il regarde ses mains. Elles sont propres.
Techniquement, il n'existe plus.
La science a menti. Le métal a parlé.
L'histoire est close.

Il disparaît dans le tunnel du métro.

Vecteur : Sud.

Vitesse : Constante.

Impact : Nul.

Chapitre 15

Vitesse Initiale

Le wagon de la ligne 4 oscille. Un grincement de métal contre métal. Fréquence : 440 Hz. Vance est assis au fond. Sa veste tactique dissimule le disque dur SSD récupéré dans le laboratoire de l'Artisan. Le boîtier est encore tiède. La chaleur résiduelle d'un processeur qui a compilé des meurtres.

Vance vérifie son pouls. 58 battements. Stable.

La station Porte d'Orléans est un boyau de carrelage blanc et de néons mourants. Vance sort. Ses bottes marquent le sol humide. Il ne regarde pas derrière lui. Un prédateur ne vérifie pas si sa proie est morte. Il le sait. L'Artisan est devenu une impureté dans un bain d'acier. Une simple variation de carbone dans la coulée.

Il atteint une planque. Un box de stockage en sous-sol. Odeur de béton froid et de graisse de moteur. Il ouvre le cadenas. Un ordinateur durci Panasonic Toughbook l'attend sur une table en contreplaqué.

Vance branche le disque. Le port USB-C s'enclenche avec un clic sec.

L'écran s'illumine. La lumière bleue frappe ses pupilles rétractées. Les répertoires défilent. Des téraoctets de données balistiques. Des fichiers CAO (.stl, .step). Des schémas de canons de Glock 17, de Sig Sauer, de Beretta.

Il ouvre le dossier "Impact".

Le curseur survole une vidéo. Vance clique.

Lecture.

L'image est chirurgicale. Une imprimante 3D à frittage laser (SLM). La poudre de métal fusionne sous le faisceau. Couche par couche. 20 microns d'épaisseur. La machine ne fabrique pas une arme. Elle fabrique une signature.

L'Artisan a scanné le canon de Vance trois mois auparavant. Lors d'un entretien de routine à l'armurerie centrale. Le scanner a capturé chaque micro-rugosité. Chaque rayure. Chaque défaut de fraisage.

Le logiciel à l'écran superpose deux spectres balistiques. À gauche, l'arme de service de Vance. À droite, le clone imprimé.

Différence : 0,001 %.

Indétectable pour un microscope de comparaison standard.

Vance ferme les yeux. Ses paupières tressautent. Une micro-absence. Trois secondes. Quand il revient, les chiffres sont toujours là. La preuve scientifique n'est pas une vérité. C'est un code source que l'on peut réécrire. Sarah n'a pas été tuée par son mari. Elle a été tuée par un algorithme matérialisé dans du plomb.

Commissariat central. Bureau du Capitaine Moretti.

L'air est saturé d'ozone et de tabac froid. Moretti est assis derrière son bureau. Sa chemise est tachée de sang séché au niveau de l'épaule. Une balle de 9mm a traversé le deltoïde lors de l'interception ratée de Vance. Le pansement est saturé. Une odeur ferreuse émane de son corps massif.

Il regarde les dossiers sur son bureau. Les rapports de police scientifique.

Projectile : 9mm Parabellum. Stries de raccordement : Match parfait avec l'arme G17-Vance.

Moretti prend une gorgée de café noir. Le liquide est acide. Ses dents grincent.

Son téléphone vibre. Un numéro masqué.

Il décroche. Il ne dit rien.

"Regarde tes mails, Moretti."

La voix de Vance est un rasoir sur du cuir. Froide. Détaillée.

"Vance. Tu es un homme mort," grogne Moretti. Sa main valide serre le combiné.

"Le serveur de la balistique a été compromis," continue Vance. "L'Artisan ne travaillait pas seul. Le cartel finance la recherche. Ils ne veulent pas seulement tuer des gens. Ils veulent tuer la confiance dans le système."

Un ping résonne sur l'ordinateur de Moretti.

Un dossier compressé. 1,2 Go.

Moretti ouvre le premier fichier. Un tableau Excel.

Noms. Dates. Montants.

Le Cartel de la côte. En face : des numéros de matricules.

Le sien est en haut de la liste.

Ses doigts s'engourdissent. Le sang quitte son visage. La sueur sur son front devient glaciale.

"Tu savais," dit Vance à l'autre bout du fil.

"Je n'avais pas le choix," murmure Moretti. "Les dettes ne s'effacent pas. Elles se transfèrent."

"La vérité n'est pas une dette, Moretti. C'est une trajectoire."

Vance lance le transfert global.

Cible 1 : Presse nationale.

Cible 2 : Affaires Internes.

Cible 3 : Serveurs de la Police Scientifique d'État.

La barre de progression avance. 45 %.

L'ordinateur ventile. Un bruit de turbine de jet.

Soudain, le détecteur de mouvement de l'entrée du box clignote. Rouge.

Vance déconnecte le disque dur. Il dégaine son arme. Un mouvement fluide.

Mécanique.

Il se plaque contre le mur de béton.

Des pas. Semelles en caoutchouc sur gravier. Trois hommes.

Le Cartel nettoie les restes.

Vance vérifie sa chambre. Une cartouche engagée. Cran de sûreté effacé.

Le premier homme entre. Silencieux sur un Glock 19.

Vance ne réfléchit pas en termes de justice. Il réfléchit en termes de vecteurs.

Angle de 45 degrés. Distance : 2 mètres.

Vance sort de l'ombre.

Il saisit le poignet de l'agresseur. Le détourne.

Un coup. Le nez explose. Cartilage broyé.

Vance utilise le corps comme bouclier.

Deux détonations étouffées viennent de l'extérieur. Les projectiles percutent le dos de l'homme de main. Impact cinétique. Le corps absorbe l'énergie.

Vance riposte.

Deux coups de feu. Rapides. Cadence de tir : 0,25 seconde entre les tirs.

Double tap.

Le deuxième agresseur s'effondre. Un trou net au milieu du front. Troisième œil rouge.

Le troisième homme recule. Il tente de fuir vers la rampe de sortie.

Vance ajuste sa visée. Il stabilise sa respiration.

L'espace entre deux battements cardiaques.

Le percuteur frappe l'amorce. La poudre brûle. 350 mètres par seconde.

La balle rattrape l'homme au niveau de la nuque.

Section de la moelle épinière.

Chute immédiate. Masse inerte.

Vance revient à l'ordinateur.

Transfert : 100 %.

Données envoyées.

Moretti regarde son écran. Le fichier "Impact" contient une note finale.

Une analyse de balistique terminale sur le meurtre de Sarah Vance.

Le rapport détaille l'angle de tir. La distance. La force de l'impact.

Et une conclusion qui n'était pas dans le rapport officiel :

La micro-rugosité du projectile présente une anomalie de répétition cyclique. Seule une impression 3D peut générer un tel motif.

Moretti comprend. La science ne ment pas. Elle avait juste été clonée.

Il entend les sirènes au loin. Les gyrophares bleus et rouges balaient les murs de son bureau. Ce ne sont pas des renforts. Ce sont les Affaires Internes.

Il ouvre son tiroir. Il sort son Smith & Wesson calibre .357.

L'acier est lourd. Froid. Honnête.

Il place le canon sous son menton.

Le métal rencontre l'os.

"Vecteur final," souffle-t-il.

Le coup de feu couvre le bruit des portes que l'on défonce.

Vance marche dans la rue.

La pluie a remplacé la neige. Une pluie acide qui nettoie le sang sur ses mains.

Il n'a plus de maison. Plus de nom. Plus de femme.

Il est devenu une variable indépendante.

Il s'arrête devant une vitrine de téléviseurs.

Les informations tournent en boucle.

Images de Moretti sur un brancard, un drap blanc taché sur le visage.

Images du laboratoire de l'Artisan.

Le scandale du clonage balistique explose. Le système est en train de s'effondrer. Des milliers de procès vont être révisés. La science est en deuil.

Vance regarde son reflet dans la vitre.

Son visage est une carte de cicatrices et de fatigue.

Il sort le disque dur de sa poche.

Il le jette dans une bouche d'égout.

Un plouf sourd. Le métal sombre dans l'oubli.

Vance remonte le col de sa veste.

Son rythme cardiaque est à 55.

Il n'y a plus de cible. Plus d'ennemi.

Juste le mouvement perpétuel.

Il traverse la rue. Un bus passe.

Vance monte à bord.

Destination : Inconnue.

Vitesse : Constante.

Masse : Négligeable.

Le monde continue de tourner. Mais les stries sur les balles ne diront plus jamais la même chose.

L'illusion de la preuve est morte.

Vance respire l'air humide.

Le froid est sa seule certitude.

Impact terminé.

Chapitre 16

Éclatement de l'Émail

CHAPITRE 16 : ÉCLATEMENT DE L'ÉMAIL

Dix-huit degrés Celsius.

La température est constante. Le système de climatisation ronronne derrière les cloisons insonorisées. Vance respire cet air sec. Il n'a plus d'odeur. Plus de saveur. C'est l'air des morts et de la précision.

Le badge magnétique glisse dans le lecteur. Un voyant vert s'allume. Le verrou électromagnétique libère la porte avec un claquement métallique. Vance entre dans le laboratoire de balistique. Son territoire. Son sanctuaire. Son mausolée.

Les néons clignotent une fois. Ils crachent une lumière blanche, violente, sans ombre. Vance avance. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit sur le linoléum gris. Il ne regarde pas les bureaux vides. Il ne regarde pas les dossiers empilés. Il va vers le fond. Vers le poste de travail numéro 4.

Sur le plan de travail en acier inoxydable, une coupelle de pesée. À l'intérieur, le projectile.

Le calibre 9mm Parabellum. 114 grains.

C'est la balle. Celle qui a traversé le péricarde de Sarah. Celle qui a brisé le sternum, déchiré les tissus mous, et fini sa course contre la cloison en placoplâtre de leur chambre à coucher. La police scientifique l'a nettoyée. Le sang a disparu. Il ne reste

que le métal. Du plomb chemisé de cuivre. Une ogive déformée par l'impact. Un champignon de mort.

Vance s'assoit. Ses mouvements sont lents. Ses articulations grincent. Il n'a pas dormi depuis soixante-douze heures. Ses mains sont sèches. La peau est craquelée autour des ongles. Il saisit une pince de précision. Les mors en acier saisissent le projectile.

Il le place sur le support du microscope de comparaison Leica DMC.

À gauche, le projectile de référence. Tiré depuis son Glock 17 de service dans le tunnel de tir.

À droite, le projectile du crime. L'intrus.

Vance penche la tête. Ses yeux brûlent. Ses pupilles se rétractent sous l'effet de la source lumineuse réglable. Il ajuste les oculaires. La distance interpupillaire est réglée sur 64 millimètres. Il fait la mise au point.

Le monde disparaît. Il ne reste que le métal.

Le grossissement x40 révèle la topographie du désastre. Les stries. Ces cicatrices laissées par le canon sur le cuivre lors de la rotation de la balle. Les rayures à droite. Six rainures. Sens de rotation : vers la droite (dextrogyre).

C'est l'ADN de l'arme.

Vance tourne la molette de synchronisation. Il fait défiler les deux projectiles en même temps. Il cherche la correspondance. Il cherche le mensonge.

Les stries de classe correspondent. C'est un Glock.

Les stries accidentelles apparaissent. Des micro-rayures dues à l'usure du canon. À l'encrassement. À l'histoire de l'arme.

Sur l'écran scindé, les lignes se rejoignent. Elles fusionnent. La strie A du projectile de référence s'aligne parfaitement avec la strie A du projectile du crime. Puis la B. Puis la C.

C'est une superposition parfaite. Mathématique. Indiscutable.

Vance sent son cœur battre dans ses tempes. 52 battements par minute. Un rythme de marathonien au repos. Ou d'un homme déjà mort.

Il zoome. Grossissement x100.

Il observe l'éclatement de l'émail sur le bord de l'ogive. Un fragment de dent de Sarah s'y était logé lors de la traversée de la mâchoire supérieure. Le fragment a été retiré, mais l'empreinte est là. Une micro-dépression dans le cuivre.

Vance se fige.

Une micro-absence neurologique le saisit. Le décor vacille. Pendant trois secondes, il n'est plus dans le labo. Il est dans la chambre. Il sent l'odeur du fer. Il entend le sifflement de l'air qui s'échappe des poumons perforés. Il voit la silhouette de l'Artisan, cette ombre sans visage qui a utilisé son propre code, sa propre empreinte, sa propre arme.

Le clonage balistique. L'Artisan ne s'est pas contenté de voler l'arme. Il a recréé l'usure. Il a imprimé la trahison dans la matière.

Vance revient à lui. Son front touche le métal froid du microscope.

Il sait maintenant. Moretti est mort. Le cartel est en miettes. Le scandale va balayer la ville. La science balistique est une prostituée que l'on a payée pour mentir. Les

tribunaux vont libérer des monstres parce que la preuve n'est plus une certitude.

Il regarde à nouveau dans les oculaires.

La strie est parfaite. Trop parfaite.

La perfection est le signe de l'artifice. La nature produit du chaos, des irrégularités, de la fatigue. Ici, la ligne est chirurgicale. L'Artisan a laissé sa signature dans la précision même du crime.

Vance lâche la pince. Le projectile du crime roule sur le plateau. Un son cristallin. Un tintement ridicule.

Il se lève. Sa chaise bascule et percute le sol. Le bruit résonne comme un coup de feu dans le silence du laboratoire.

Il s'approche de l'armoire à solvants. Il prend une bouteille de benzène. Il dévisse le bouchon. L'odeur agressive lui pique les narines. C'est l'odeur de la fin.

Il verse le liquide sur le plan de travail. Sur les rapports. Sur le microscope à un demi-million de dollars. Sur les photos de l'autopsie de Sarah.

Le liquide transparent coule comme de l'eau. Il sature les fibres du papier. Il dissout les graisses. Il efface les empreintes.

Vance sort un briquet Zippo de sa poche. L'acier brossé est tiède contre sa paume.

Il pense à la trajectoire.

Vecteur de départ : La haine.

Vecteur d'arrivée : Le vide.

Il n'y a plus rien à prouver. La vérité n'est pas une donnée technique. La vérité est un calibre 50 lancé à pleine vitesse, et elle vient de le traverser de part en part sans laisser de trace de sortie.

Il actionne la molette du briquet. Une étincelle. Une flamme jaune, vacillante.

Vance regarde la flamme. Il voit le reflet de l'Artisan dans la vitre du laboratoire. Non. C'est son propre reflet. Il ne fait plus la différence. Il est devenu la machine. Il est devenu l'outil de précision.

"Sarah," murmure-t-il.

Le nom n'a plus de poids. C'est juste une vibration de l'air. Une fréquence inutile.

Il lâche le briquet.

Le benzène s'enflamme instantanément. Une nappe bleue et orange dévore le plan de travail. La chaleur frappe le visage de Vance. Ses sourcils roussissent. Il ne recule pas.

Il regarde le projectile du crime au milieu du brasier. Le plomb commence à fondre. La chemise en cuivre se craquelle sous l'effet de la dilatation thermique. Les stries disparaissent. L'ADN de l'arme s'efface. Le mensonge brûle.

L'alarme incendie se déclenche. Un hurlement strident, mécanique. Les gicleurs du plafond s'activent.

Une pluie artificielle tombe sur le laboratoire. L'eau se mélange au benzène enflammé, créant des rivières de feu qui courent sur le sol.

Vance marche vers la sortie. Il est trempé. Ses vêtements collent à sa peau de craie.

Il traverse le couloir de l'institut médico-légal. Les gardes courent dans l'autre sens, criant dans leurs radios. Personne ne l'arrête. Il est invisible. Il est l'ombre qui a déjà quitté le bâtiment.

Il sort dans la rue.

La pluie, la vraie, tombe sur la ville. Elle est froide. Elle est acide. Elle nettoie le sang imaginaire qui recouvre ses mains depuis des semaines.

Vance ne court pas. Il marche avec la régularité d'un métronome.

Il atteint le pont qui surplombe la zone industrielle. En bas, les usines crachent leur fumée noire. C'est là que l'Artisan a travaillé. C'est là que le métal est roi.

Vance s'arrête. Il sort son Glock 17 de son holster d'épaule. L'arme est lourde. Elle est une extension de son bras. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre.

Il regarde l'arme. Un objet de polymère et d'acier. Un outil conçu pour une seule fonction : transférer de l'énergie cinétique dans de la chair.

Il lâche l'arme dans le vide.

Elle tombe sans un bruit, engloutie par les ténèbres des rails de chemin de fer, vingt mètres plus bas.

Vance se frotte les mains. Elles ne tremblent pas.

Son rythme cardiaque descend à 50.

Il ferme les yeux. Le silence chirurgical s'installe enfin dans son crâne. Les

trajectoires se sont arrêtées. Les vecteurs sont nuls.

Le monde est une strie parfaite sur une balle qui n'atteindra jamais sa cible.

Il se remet en marche. Vers le bus. Vers l'inconnu. Vers le néant.

Impact terminé.

FIN

Merci d'avoir lu "IMPACT"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)